OFFERT PAR L'AUTEUR

EILHART D'OBERG

ET

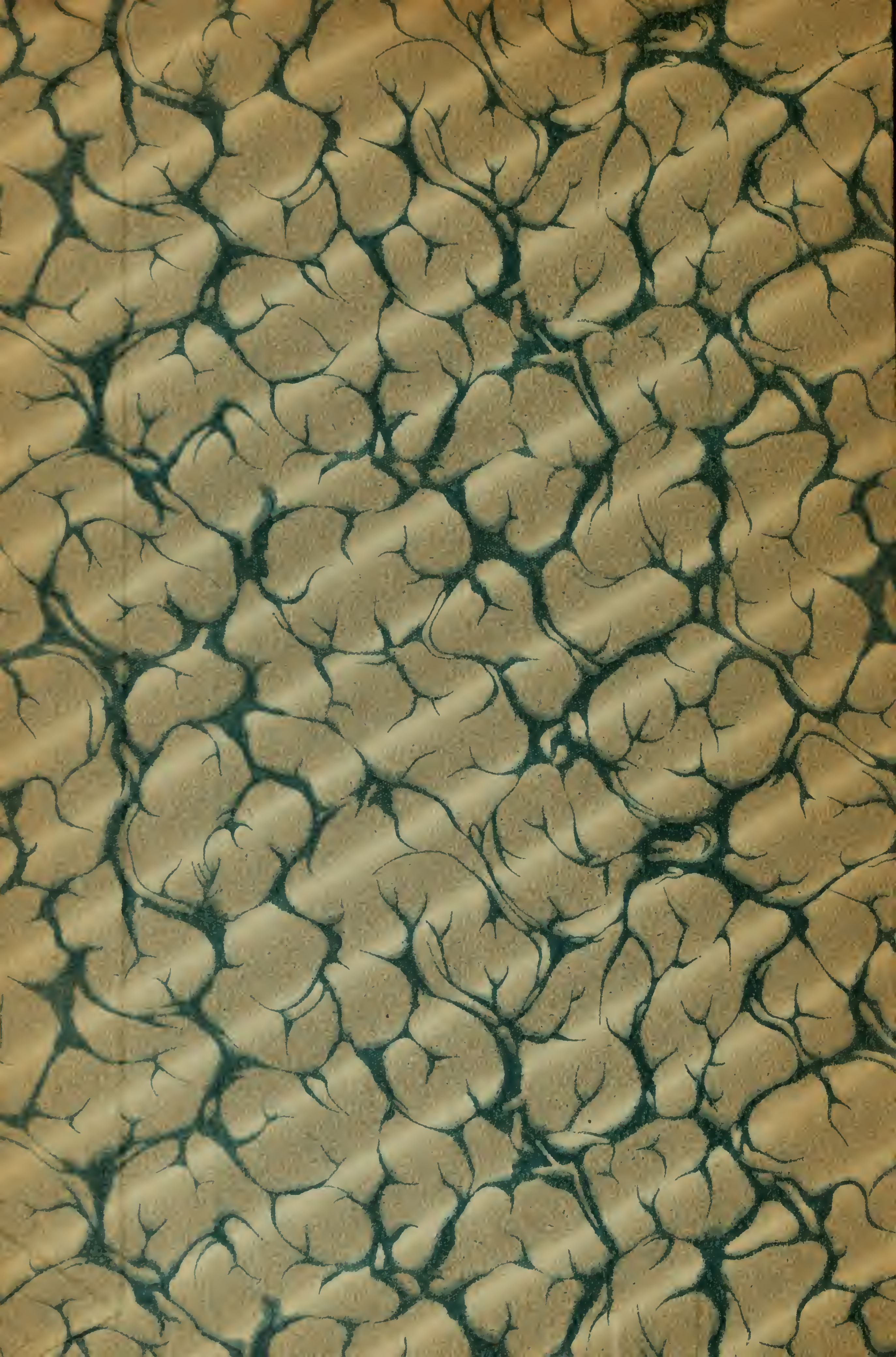
SA SOURCE FRANÇAISE

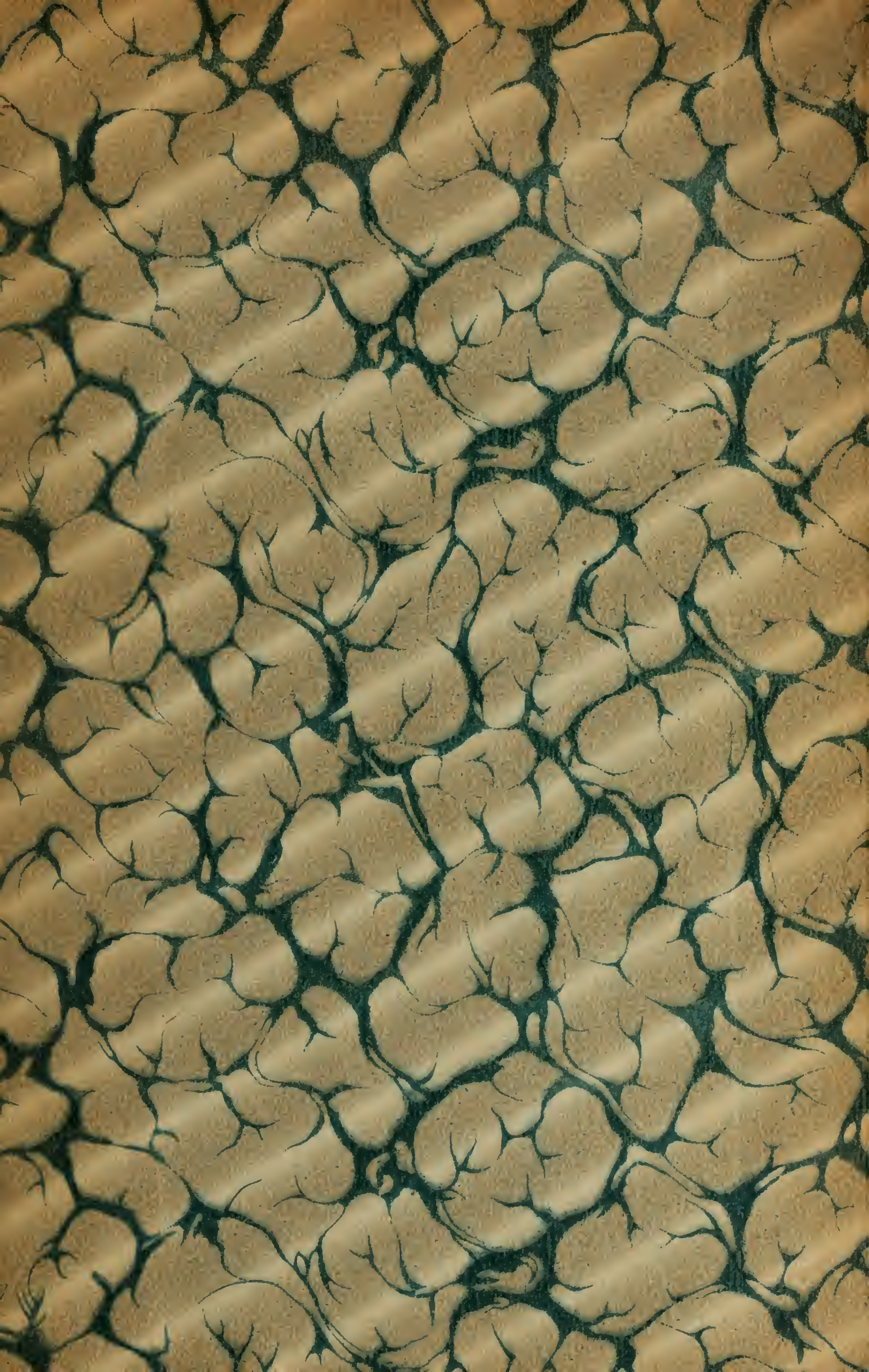
PAR

Ernest MURET

Extrait de la *Romania*, tome XVI

PARIS
1887





EILHART D'OBERG

ET

SA SOURCE FRANÇAISE

PAR

Ernest MURET

Extrait de la *Romania*, tome XVI

PARIS
1887

EILHART D'OBERG ET SA SOURCE FRANÇAISE

I.

L'ŒUVRE D'EILHART.

Dans la seconde moitié du XII[e] siècle, non loin de la cour des Guelfes, où le curé Conrad avait traduit la chanson de Roland, un chevalier du Brunswick, un vassal du duc Henri le Lion, monseigneur Eilhart d'Oberg a composé le plus ancien poème allemand relatif aux amours de Tristan et d'Iseut. Eilhart est un des premiers en date, sinon l'un des plus marquants, parmi ces habiles imitateurs des Français, qui ont doté l'Allemagne de sa brillante poésie chevaleresque. L'auteur inconnu du *Flore* de Trèves et Henri de Veldeke sont ses contemporains; tous trois ils ont leur patrie dans les contrées du nord-ouest, les plus voisines de la France, et écrivent des dialectes plus ou moins différents du haut allemand usité à l'époque classique. On admet généralement que le *Tristan* est un peu antérieur au grand succès de l'*Enéide*. Les rimes inexactes, les simples assonances, que l'influence de Veldeke a bannies de la versification allemande, abondent chez Eilhart. Son ouvrage n'a pas échappé au sort commun de ceux des anciens poèmes qui restèrent en vogue, en dépit des perfectionnements apportés à la technique poétique par Veldeke et ses disciples. Il a été rajeuni, comme le *Roland,* comme le *Reinhart Fuchs;* il a été remanié à plusieurs reprises, amplifié et interpolé, de sorte qu'il est aujourd'hui fort difficile de se faire une idée exacte de l'original.

L'éditeur, M. Lichtenstein[1], a revendiqué en faveur d'Eilhart quelques-uns des mérites attribués à Veldeke par ses contemporains et la postérité. Selon lui, l'auteur du *Tristan* partage avec celui de l'*Énéide* l'honneur d'avoir créé le style de l'*épopée courtoise*. Veldeke et Gottfried de Strasbourg semblent même avoir imité à plus d'une reprise leur prédécesseur. Mais de nouvelles recherches[2] ont fait voir que les passages sur lesquels se fondait principalement cette opinion n'appartiennent sans doute pas à l'œuvre primitive d'Eilhart. Les plaintes amoureuses de Lavine, traduites de Benoit de Sainte-More, ont visiblement servi de modèle pour les parties les plus subtiles du grand monologue d'Iseut. La plupart des mots d'origine française, les expressions du langage courtois, les vers qui ressemblent à ceux du *minnesang* classique proviennent d'interpolateurs du XIIIe siècle, qui ont voulu remettre à la mode du jour, non seulement les rimes, mais le ton général du vieux poème. Les remaniements n'en ont cependant pas effacé le caractère tout épique et populaire; ils n'ont guère altéré la sincérité naïve et charmante du récit ni le tour vif et énergique du style, qui rappelle la manière des jongleurs. Les travaux de M. Knieschek viennent accuser davantage ces traits, si bien mis en lumière par M. Lichtenstein.

Si la brièveté d'Eilhard n'est pas exempte de sècheresse, l'habileté admirable avec laquelle il manie le dialogue égale celle de Chrétien de Troyes et des meilleurs poètes français. La prédilection qu'il montre pour les grands coups d'épée, l'ombre où il laisse les parties plus douces, plus poétiques de la légende, le souffle guerrier qui anime son œuvre, tout cela lui vient peut-être de sa source étrangère. Mais Eilhart n'est point un simple traducteur. Plus familier avec l'épopée nationale qu'avec la

---

1. *Eilhart von Oberge*, hrsg. von Franz Lichtenstein. Strasbourg, 1877 (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker, XIX).

2. J. Knieschek, *der Czechische Tristram und Eilhart von Oberge*. Wien, 1882. *Aus dem Jahrgange 1882 der Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften* (CI. *Bd.*, I. *Heft*, *S. 319*) *besonders abgedrückt*. M. Lichtenstein a combattu une partie des conclusions de M. Knieschek dans l'*Anzeiger für Deutsches Alterthum*, X, p. 1 ss.

littérature chevaleresque alors florissante en France et en Angleterre, il aime à donner aux évènements et aux personnages la physionomie allemande. Il compare Tristan et Kehedin à Dietrich et Hildebrand[1]. Parlant du méchant Audret : « Que le diable le noie dans le Rhin ! » s'écrie-t-il, en se souvenant peut-être du fatal trésor des Nibelungen[2]. Le rendez-vous épié des deux amants n'a pas lieu, comme dans la version de Gottfried, à l'ombre d'un olivier; il n'a pas lieu non plus, comme dans le fragment de Béroul, à l'ombre d'un pin. La scène est transportée sous un tilleul, l'arbre dont une feuille a privé le jeune Sigfried de l'invulnérabilité complète. Peut-être Eilhart songeait-il à la fontaine du tilleul, auprès de laquelle Hagen tua le mari de Kriemhild.

Ces diverses considérations expliquent suffisamment la vogue dont a joui le *Tristan* et dont témoigne une mise en prose imprimée souvent comme livre populaire au XVe et au XVIe siècle. Pour nous il a surtout du prix parce qu'il a conservé la forme en somme la plus ancienne de légendes merveilleusement belles et poétiques.

Une partie de la narration d'Eilhart s'accorde très bien avec les trois mille premiers vers du fragment conservé à la Bibliothèque Nationale[3], où se trouve à deux reprises le nom de Béroul[4], et avec la *Folie Tristan* du manuscrit de Berne[5], dont presque toutes les allusions se rapportent au fragment de Paris. On paraît même avoir admis quelquefois qu'Eilhart n'avait guère fait que traduire Béroul, et l'on suppose que son imitation peut nous tenir lieu des parties perdues de l'original. Dans ses recherches sur les sources de Gottfried de Strasbourg[6], M. Heinzel a fait ressortir les contradictions flagrantes qui éclatent dans le texte français, et a voulu y reconnaître une compilation de morceaux empruntés à une douzaine de poèmes épisodiques. Cette explication

---

1. Voy. plus loin, p. 294, n. 2.
2. Lichtenstein, p. CLXXV.
3. *Tristan, recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures*, publié par Francisque Michel. Londres, 1835-1838. Vol. I, p. 3-212 (B).
4. Sous la forme du cas sujet *Berox*, p. 62, v. 21, et p. 87, v. 14.
5. *Romania*, XV, p. 558-574.
6. *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, XIV, p. 272-447 et partic. 290-343.

très artificielle ne tient pas un compte suffisant de la diversité certaine des sources traditionnelles ni de l'état déplorable où nous est parvenu l'ouvrage de Béroul. Il me semble apercevoir dans presque toute l'étendue de ces 4000 vers des habitudes de style très particulières, caractérisées par des recommencements, des répétitions, des apostrophes au public, qui rappellent les chansons de geste. Au reste, tout en refusant de souscrire à la théorie de M. Heinzel dans les termes où il l'a formulée, je conviens que le manuscrit peut n'être pas tout entier d'un seul auteur et avoir subi des interpolations. Au vers 2976 (p. 141) ou un peu auparavant, commence une seconde partie, l'on serait tenté de dire une continuation, dont les récits s'écartent pour la plupart, non seulement de ceux d'Eilhart, mais de toutes les autres versions de l'histoire poétique de Tristan. On ne semble pas avoir remarqué que les plus frappantes des contradictions signalées par M. Heinzel se trouvent précisément entre la première et la seconde partie du fragment. La suite de cette étude en fera voir divers exemples. Une critique rigoureuse a donc le devoir de distinguer entre les données fournies par ces deux portions du texte.

La version de Béroul et d'Eilhart diffère considérablement de celle de Thomas[1] et de ses traducteurs[2]. Cependant Ulrich de Türheim et Henri de Freiberg, continuant l'œuvre inachevée de Gottfried de Strasbourg[3], ne se sont pas fait scrupule d'imiter le poète brunswickois. Mais, comme ils ont aussi emprunté quelques traits à des sources que nous ignorons, l'étude de ces deux auteurs ne saurait actuellement jeter de lumière sur leur modèle principal. M. Heinzel[4] et Brakelmann[5]

---

1. Michel, vol. II et III. La *Folie Tristan* du ms. Douce occupe les p. 89-137 du vol. II. Voy. *Romania*, XV, p. 511 ss.

2. *Die nordische und die englische Version der Tristan-Sage*, hrsg. von Eugen Kœlbing : I. *Tristrams Saga ok Isondar* (S), 1878. II. *Sir Tristrem* (E), 1883 (Heilbronn). La plupart de mes citations se rapportent à l'introduction du premier volume.

3. *Gottfried's von Strassburg Tristan* (G), hrsg. von Reinhold Bechstein. Leipzig, 1873. A la fin du second volume se trouve l'analyse des deux continuations.

4. P. 354.

5. Dans un mémoire posthume, récemment publié par M. Suchier dans le t. XVIII de la *Zeitschrift für Deutsche Philologie*, p. 87.

ont signalé les ressemblances du célèbre roman en prose de *Tristan* et du poème d'Eilhart; M. G. Paris, dans un de ses cours du Collège de France[1], a montré que le roman, dans sa teneur générale et dans ses parties anciennes, se rapproche beaucoup plus de Béroul et d'Eilhart que de Thomas. L'accord habituel de ces trois ouvrages a sans doute pour cause principale la fidélité plus grande avec laquelle ils ont gardé des légendes celtiques, plus librement modifiées par Thomas. Mais, dans bien des cas, celui-ci offre une tradition indépendante ou plus authentique. Le cycle héroïque gallois, qui a pour centre la Table Ronde du roi Arthur, et le cycle poétique de la Cornouaille, auquel appartiennent Tristan, Iseut et le roi Marc, sont nettement distingués par Thomas. A ses yeux, les héros principaux des deux cycles ne sont pas contemporains; Arthur est plus ancien d'une génération que Tristan[2]. Déjà, au contraire, Béroul l'avait fait assister, avec Ivain, Gauvain et Girflet, au jugement de Dieu sur Iseut. Chez Eilhart, Tristan est accueilli quelque temps à la cour d'Arthur et devient le compagnon de Gauvain; les triades galloises le font aussi paraître auprès d'Arthur et de Gwalchmai. Dans le roman en prose, il figure parmi les chevaliers de la Table Ronde et se lie d'amitié avec Lancelot et Perceval[3]. Cette donnée, qu'on retrouve dans les continuations de Gottfried, n'est pas de celles qui impliquent nécessairement une source commune; mais elle fournit une désignation commode pour caractériser ce groupe de récits, en regard de la version de Thomas. On l'a dénommé la version de Béroul : un examen plus attentif des textes montre que ce terme est impropre et doit s'appliquer seulement au fragment de Paris et au poème de Berne. Par sa date et son étendue, le *Tristan* d'Eilhart d'Oberg est le représentant le plus considérable de la

---

1. Dans l'hiver de 1883-84. Ayant écrit cet article à Berlin, je n'ai pu consulter les manuscrits et les plus anciens imprimés du roman. La Bibliothèque Royale ne possède que les éditions de 1567 (Paris) et de 1577 (Lyon) du premier livre du *Nouveau Tristan fait françois* par Jan Maugin, dit l'Angevin. Je me suis également servi de l'analyse de Tressan et de celle de M. Ward, au t. XX de l'*Encyclopaedia Britannica*, p. 647.

2. Voy. l'épisode des barbes, dans le fg. Sneyd A, au vol. III de Michel.

3. Cf. *Romania*, XV, p. 547.

version *arthurienne*. Je voudrais tenter, en suivant les traces de MM. Heinzel, Lichtenstein, Vetter[1], de fixer plus exactement la place qu'il occupe dans l'ensemble de la tradition et ses rapports avec Béroul et le roman en prose. Ayant d'avance reconnu ma dette envers mes prédécesseurs, je ne me suis pas cru tenu d'indiquer tous les emprunts que je leur ai faits ni les points où nous nous sommes rencontrés.

L'œuvre d'Eilhart ne nous est parvenue tout entière, sans parler du livre populaire (P)[2], que dans deux manuscrits du xve siècle, à Dresde (D) et à Heidelberg (H). Celui de Berlin complète, à l'aide des trois mille derniers vers d'Eilhart, le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg. Le texte critique imprimé par M. Lichtenstein (L) a été obtenu par la confrontation de ces trois copies. C'est un remaniement (X), dont M. Bartsch[3] a jadis fixé la date au xiie siècle, mais qui ne peut guère être antérieur au milieu du xiiie. En effet, l'on[4] a généralement adopté les conclusions de M. Knieschek, suivant lequel cette rédaction et la mise en prose dérivent d'un remaniement plus ancien, dont l'auteur imitait Gottfried de Strasbourg. Les neuf fragments de deux manuscrits du xiie siècle (R et M), que M. Lichtenstein a imprimés en tête de son édition, ont également subi des retouches d'une main étrangère[5]. Seules, les traductions tchèques (C) paraissent remonter directement à l'original d'Eilhart[6] : un poète qui vivait sans doute au milieu du xiiie siècle a traduit très exactement, d'après un excellent manuscrit, les vers correspondant à X 47-2833. Environ un siècle plus tard, un continuateur, qui utilisait aussi Gottfried et Henri de Freiberg, a traduit plus librement les vers X 3638-4103

---

1. Fritz Vetter, *la Légende de Tristan*. Marburg, 1882.

2. *Tristrant und Isalde*. Prosaroman des xv. Jahrhunderts, hrsg. von Fridrich Pfaff. Tübingen, 1881.

3. *Germania*, XXIII, p. 349 ; cf. *Anzeiger für Deutsches Alterthum*, x, p. 10.

4. M. Schröder, dans la *Deutsche Literaturzeitung* (1883, col. 154), M. Pfaff, dans le *Literaturblatt* (1884, col. 3), et M. Lambel.

5. Lichtenstein, p. xviii, et Bartsch, *Germania*, XXIII, p. 345.

6. J. Knieschek, *der Czechische Tristram und seine deutschen Vorlagen*, dans les *Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen*, XXII, p. 226. C'est dans la partie bibliographique du même recueil (p. 49) qu'a paru, au t. XXI, l'article cité plus haut de M. Lambel.

et 4342-6654[1]. Le contrôle réciproque de ces divers témoignages, complétés au besoin par celui de Béroul, permet d'établir, avec plus de rigueur que n'a pu le faire M. Lichtenstein, le texte du remaniement, de distinguer les parties authentiques de la tradition des parties interpolées ou imitées et de restituer sans trop de chances d'erreur, sinon la forme, comme l'a soutenu M. Bartsch, du moins le sens d'un très grand nombre de vers de l'original. Certains passages prêtent à de sérieuses discussions; mais la plupart des divergences n'ont d'importance que pour la critique verbale et n'intéressent en aucune façon la question des sources d'Eilhart et de ses rapports avec les autres versions[2]. Il convient toutefois, en plusieurs endroits, de substituer au texte de M. Lichtenstein la leçon, mieux accréditée, de l'un ou de l'autre des manuscrits. A moins qu'il ne soit possible de recourir aux anciens fragments, je citerai presque toujours le remaniement et seulement de temps à autre la prose, à cause de sa brièveté, ou les traductions tchèques, pour leurs variantes.

II.

DONNÉES GÉNÉRALES DU POÈME.

Noms propres. — Le héros, que les textes français nomment *Tristran* (Béroul et Thomas), *Tristram* (Marie de France),

---

1. M. Knieschek a retraduit en allemand ces parties du poème tchèque dans la *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, XXVIII, p. 261. Les vers sont numérotés d'après les pages et les lignes de l'édition de Hanka (Prague, 1820).

2. La mention de Dietrich et de Hildebrand se trouve aux vers X 5973-77. Ce passage manque dans les deux imprimés de P suivis par M. Pfaff (129,17), mais se trouve dans un exemplaire conservé à Munich et signalé par M. Lichtenstein (*Anzeiger*, IX, p. 163) : *man* sagt *von herr Dietrich und von Hildebrant*. C 289,20, ne nomme que Dietrich :

Viel steht von Dietrich von Bern *geschrieben*,
Dem viel ehre und lobes gegeben.

Les fragments d'un *Rosengarten* tchèque, publiés au t. XXV (p. 253) de la *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, appartiennent à un ms. de la fin du XIV[e] siècle, un peu postérieur à la traduction d'Eilhart.

Tristan (prose), s'appelle dans le poème d'Eilhart *Tristrant*, au génitif *Tristrandes*[1]. Cette forme n'est pas rare en ancien français et, dans quelques cas, elle est attestée par des rimes. Les vers 4971-72 de la *Vengeance de Raguidel* en offrent un exemple, en même temps qu'un nouveau témoignage en faveur de la célébrité poétique des deux amants :

..............si vait cantant
D'Iseut la Blonde et de *Tristrant*.

Les mêmes rimes se retrouvent dans ce passage obscur de *Perceval*, où Gerbert semble dire qu'il avait composé un poème sur Tristan[2] :

....Puis en cha le nous retrait
Gerbers, qui de son sens estrait
La rime que je vois contant.
Neis la luite de *Tristrant*
Amenda il tot a compas.

Aux vers 3011-12 du *Bel Inconnu*, *Tristant* rime avec *Rollant*. Au début du *Livre Oger de Dannemarche*, conservé dans deux manuscrits du XIVe siècle, ce nom figure à la rime dans une tirade en *ant*[3]. Le chroniqueur Galvaneo Fiamma raconte, à l'année 1339, que la chute d'un arbre mit à découvert un tombeau dans un monastère de l'Italie et qu'on y retrouva le corps d'un roi des Lombards[4] :

.......a latere erat unus ensis habens dentem in acie satis magnum, qui fuerat *Tristantis*[5] de Lyonos, cum quo interfecerat Lamorath Durlanth. Unde in pomo ensis sic erat scriptum :

Cel est l'espee de Meser *Tristant*
Un il ocist Lamoroyt de Yrlant.

Deux vers français, cités par Gottfried de Strasbourg (2395-96),

---

1. *Tristant* M *Tristram* C.

2. N'ayant pas sous la main l'édition Potvin, je cite d'après Michel, I, p. XXXIII.

3. Michel, I, p. V, et Barrois, préface d'*Ogier le Danois*.

4. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, vol. XII, col. 1027. Ce passage est cité par Michel, II, p. 165.

5. On se rappelle que les formes usuelles en latin et en italien sont *Tristanus* et *Tristano*.

feraient supposer que Thomas se servait parfois de la forme *Tristrant :*

> bêâs *Tristant*, cûrtois *Tristant*
> tun cors, ta vie a Dê comant!

Béroul en a également un exemple dans un passage dont l'authenticité ne paraît pas douteuse[1] (142, 8-10) :

> Et furent plus de quatre mile,
> Qu'omes, que femes, que enfant,
> Que por Yseut, que por *Tristrant*[2].

On sait que les mots terminés par *n* double ou appuyée prennent souvent aux cas en *s* le *z* caractéristique des mots terminés par *t;* le cas sujet *Tristranz* se trouve fréquemment. Or, si l'on a pu forger à *romanz* le double cas régime *roman*, *romant*, il est tout naturel qu'on ait dérivé de *Tristranz* une forme *Tristrant*. La plupart des poètes n'emploient ce doublet que si la rime le demande, et rien n'oblige à admettre que la source d'Eilhart en fît un usage plus régulier et plus constant que d'autres textes. Un Allemand devait être nécessairement séduit par cette terminaison, même rare, qui se pliait si aisément à l'analogie de noms germaniques, tels que *Wielant*, *Hôrant, Hildebrant*. Cette analogie exerce encore sa tyrannie sur Gottfried, qui décline habituellement, non point *Tristan-Tristane* (18334), comme on s'y attendrait, mais *Tristan-Tristandes*, à l'exemple de son prédécesseur.

En revanche, le nom d'*Isalde* ne s'explique point par l'analogie d'autres noms propres allemands. Eilhart doit avoir eu sous les yeux un texte du nord-est, où ce mot était écrit *Isalt, Isaut*. A la vérité, cette graphie est des plus rares; le manuscrit B. Nat. fr. 794, écrit au commencement du XIIIe siècle, à Paris, par un scribe originaire des confins de la Champagne et de l'Ile de France[3], en offre peut-être le seul exemple : c'est au vers 5 de

1. M. Heinzel l'attribue à son IVe *lied*, où *Tristran* rime tour à tour avec *Dinan* (54, 8-9), *an* (139, 16-17) et *Lidan* (170, 4-5).

2. Ed. *enfanz : Tristranz*. Je n'ai fait au texte de Michel que les corrections les plus indispensables; la plupart m'ont été suggérées par M. G. Paris. Je ne crois pas devoir signaler les modifications apportées à la division des mots, souvent défectueuse, et à la ponctuation.

3. *Cligés*, éd. Fœrster, p. XXVIII.

Cligés[1], au vers célèbre où Chrétien nous apprend qu'il avait fait un roman :

Del roi Marc et d'*Ysalt* la blonde.

Millot, dans l'*Histoire littéraire des troubadours*[2], se sert de la forme *Isault*, en traduisant une pièce de Ramon Jordan, que je n'ai pas su retrouver. Les noms d'*Ysolt* et de *Morholt* ne riment que dans le petit poème Douce[3]; il me paraît assez vraisemblable qu'ils rimaient également pour Thomas, bien que ses traducteurs leur donnent des terminaisons différentes. Mais Eilhart et sa source s'accordent avec le reste des versions, en séparant dans l'écriture et dans la prononciation les formes *Isalde* (*Isalt*) et *Môrolt*. Béroul fait rimer *Morhout* et *javelot* (43, 11-12), *Yseut*, *veut* et *seut* (128, 9-10; 179, 22 — 180, 1); Chrétien, dans le passage bien connu d'*Érec*, a les rimes *Morhot* et *ot*. Les vers 5261-62 de *Cligés*, où riment *Yseuz* et *preuz*, sont interpolés; l'orthographe traditionnelle *Yseut* (*Yseult*) est également celle du roman en prose; celui-ci nomme le géant irlandais *Morhout* (*Morholt*).

Géographie. — Le père du héros, Rivalin (*Rivalîn*, *Riwalîn* G, *Rouland* E)[4], règne en Léonois (*Lohnois*), comme dans le roman en prose; il en est peut-être de même dans Béroul (138, 3-4) :

« Si me retien ovocques toi,
« O m'en irai en *Loenoi*. »

On a pensé, d'après le témoignage de Marie de France, que ce nom désignait le sud du pays de Galles :

En sa cuntree en est alez,
En Suhtwales u il fu nez.
Chievrefoil, 15-16.

---

1. Cette variante ne se trouve pas dans l'édition de M. Fœrster. Je l'emprunte à M. Holland, qui a imprimé dans son *Chrétien de Troyes* le début de *Cligés*, d'après une copie du ms. 794 (l'ancien Cangé 73) faite par M. Michelant.

2. T. II, p. 323.

3. Michel, II, 106, 1-2.

4. C'est le *Ruvalen*, frère de Kehedin et de la seconde Iseut, que les lecteurs de la *Romania* connaissent par l'étude de M. Bédier (XV, p. 481-510) sur le dénouement du ms. B. Nat. 103 du roman en prose.

Mais la tradition suivie par les autres poètes faisait de Tristan un Celte du continent. Rivalin, prince de Léonois, rappelle un personnage célèbre dans les légendes armoricaines, ce chef de conquérants bretons, nommé *Riwal* (*Riwallus*, *Riwallo*), qui s'établit en 513 sur la côte de la Manche, entre Dol et Saint-Pol de Léon [1]. Suivant Thomas, les possessions de Rivalin touchent à la Bretagne ou en font partie :

genuoge jehent und wænent des :
der selbe hêrre er wære
ein Lohnoisære,
künec über daz lant ze Lohnois :
nu tuot uns aber Thômas gewis,
der ez an den âventiuren las,
daz er von *Parmenîe* was
unde hæte ein sunderz lant
von eines *Britûnes* hant
und solte dem sîn untertân :
der selbe hiez liduc Morgân. G 322-332.

Dans d'autres passages, ces mots de Bretagne et de Breton désignent l'Angleterre celtique et ses habitants. Mais Gottfried et le traducteur norvégien situent le pays de Tristan (*Bretland* S) tout près de celui d'Iseut aux blanches mains (sans nom S, *Arundel* G) : or la seconde Iseut, comme on le voit par les fragments de Thomas et le *Sir Tristrem* et aussi par le roman français en prose, vit dans la Petite Bretagne. Dans toutes les versions de la légende, la résidence de son père est à Carhaix (*Karahes*, *Karke* G). Béroul connaît au moins de nom cette ville et le saint auquel est dédiée son église principale [2]; il fait jurer le roi Marc (147,19)

Par saint Tresmor de *Caharès*.

Hoël (*Havelîn, Jovelîn* G), duc ou roi [3] de Carhaix, est en

---

1. W. Hertz, dans les excellentes remarques qui accompagnent sa traduction de Gottfried de Strasbourg (Stuttgart, 1877), p. 544.

2. Dom Lobineau, *Vie des saints de Bretagne*, vol. I, p. 299 de l'éd. de 1836.

3. *Hoel* est la forme du ms. 103. Dans ce texte, le seigneur de Carhaix porte le titre de roi, comme dans Eilhart ; Thomas lui donne celui de duc, que portaient les souverains de la Bretagne française.

guerre avec le comte de Nantes (*Nantis, Nante* G, *Namtersborg* S); Gottfried nomme aussi parmi ses ennemis un seigneur de Dol [1], *Rugier von Doleise*.

On verra tout à l'heure qu'Eilhart a confondu les deux Bretagnes; par suite, il n'a pas su quel nom donner à la contrée de Carhaix. Doit-on reconnaître celui de la Cornouaille armoricaine dans les vers difficiles 7380-89? L'écuyer Pîlois, envoyé par la reine à Tristan, visite, avant de se rembarquer, la foire de la Saint-Michel dans une ville appelée Cornouaille (*Kurnevales* D, *Curnwalis* P) ou, plus probablement, *saint Michelsstein en Cornouaille* (H, suivi par l'éditeur, vv. 7380 et 7384). Peut-être y a-t-il là quelque confusion avec le Mont Saint-Michel dans la Cornouaille insulaire [2] ou plutôt quelque obscure réminiscence du fameux monastère dans la Bretagne française. Le nom de Michel reparaît encore (v. 5515) pour désigner le prêtre que Tristan rencontre à son arrivée dans le pays dévasté de Carhaix. La mention des îles Chausey, dans le manuscrit 103 du roman en prose [3], nous ramène sur la côte du Cotentin, aux environs du Mont Saint-Michel du Péril.

Dans la version de Thomas, Marc est souverain de toute l'Angleterre; il réside à Tintagel et à Londres. Selon la version arthurienne, il ne possède que la Cornouaille (*Kornevâlis, Kurnevâles*). Arthur, régnant sur la *Bretagne*, apparaît, dans la seconde partie du fragment de Béroul, comme le voisin plus puissant du roi cornouaillais et prend Iseut sous sa protection. Dans quelques poèmes du cycle, Marc est le vassal d'Arthur; dans le roman en prose, c'est un roitelet perfide et tyrannique, que les chevaliers de la Table Ronde font trembler et que ses propres sujets mettent en prison. Dans cet ouvrage on voit Tristan défendre la Cornouaille contre une invasion des *Saisnes;* Béroul (156,1) distingue entre un *Saisne* et un *Cornot*. Suivant Eilhart, en quittant l'Irlande, Tristan se rend d'abord en Angleterre (*Engellant*), puis se rembarque sur un vaisseau de Cornouaille pour rentrer à Tintagel. Il s'agit évidemment de l'Angleterre proprement dite, de la partie anglo-saxonne et de

1. W. Hertz, p. 627.
2. Michel, II, p. 210.
3. *Romania*, XV, p. 488.

ses habitants, qui s'appellent encore aujourd'hui en gallois Saxons (Seison).

Dans la source d'Eilhart, comme dans la version de Thomas et les poèmes de Chrétien de Troyes, le nom de Bretagne désignait sans doute tantôt la Bretagne continentale, tantôt l'Angleterre bretonne. Dans le vieux poème allemand, *Britanjâ* est le royaume d'Arthur (*Artûs*). La résidence royale n'est séparée de Tintagel (*Tintanjôl*) que par une grande forêt; les chevaliers bretons, partis le matin pour la chasse, s'en vont coucher dans la salle du roi Marc (*Marke*)[1]. De la cour d'Arthur, Tristan se rend à cheval à Carhaix; mais il prend la mer pour retourner à Tintagel. On voit combien les notions géographiques d'Eilhart sont peu claires; celles de Béroul sont beaucoup plus précises. Arthur réside dans des villes de l'ouest et du nord de l'Angleterre, dans la partie de ce pays qui est restée le plus longtemps celtique. Tristan est chargé de lui porter un message (33,18)

A *Carduel* qui est clos de mur.

Perinis va le trouver de la part d'Iseut à *Cuerlion* (161,6); il y apprend que le roi tient sa Table Ronde à *Isneldone* (161,11). Ce dernier nom n'est apparemment qu'une variante orthographique de celui du Snowdon; c'est la ville de *Senaudon* ou *Sinaudon* du *Bel Inconnu*[2]. *Cuerlion* est la cité galloise de Caerleon sur l'Usk :

« Dom es tu, ladres? » fait li rois.
« De *Carloon*, filz d'un Galois. » 179, 4-5.

C'est *vers Galles* que s'enfuient, et le nain menacé de la colère du roi Marc, et les amants, après qu'il les a surpris sous la feuillée[3]. A la suite du jugement de Dieu, Arthur se rend à Durham :

Chascun s'en vient a son roiaume,
Li rois Artus vient a *Durelme*,
Rois Marc remest en Cornoualle. 202, 14-16.

---

1. 5129-296.
2. Voy. *Romania*, XV, 4.
3. Rapprochez encore le passage corrompu (77, 11-13) :

J'oï ja dire que uns teus
Avoit .I. forestier galois,
Puis que Artus en fu fait rois...

III.

LA PREMIÈRE PARTIE DU POÈME D'EILHART.

Enfance de Tristan (47-350). Eilhart est beaucoup plus bref que Thomas sur l'histoire des parents de Tristan. La longue introduction du roman en prose, relative aux aventures du roi Méliadus de Léonois et de ses ancêtres, n'a presque rien de traditionnel. Suivant ces trois versions, la mère du héros meurt en lui donnant le jour. Seuls, le prosateur et Gottfried (ce dernier traduisant évidemment Thomas) rattachent, sans doute indépendamment l'un de l'autre, à cette triste circonstance le nom de Tristan. Eilhart fait mourir Blanchefleur (*Blankeflûr*) bien avant son mari, durant la traversée de Cornouaille en Léonois ; il a une particularité sur la naissance de Tristan :

dô sneit man deme wîbe
einen son ûz irem lîbe. 99-100.

Rivalin survit à presque toutes les aventures de son fils; on n'apprend sa mort que vers la fin du poème, après que Kehedin a déjà noué sa funeste intrigue avec la femme de Nampêtenis. Le premier exploit de Tristan n'est donc point, comme dans la version de Thomas, la vengeance de son père ; le duc Morgan et le fidèle Roal, qui jouent un si grand rôle au début de la *saga* et du *Sir Tristrem* et dans les premiers récits de Gottfried, ne sont point connus d'Eilhart. La version arthurienne a une prédilection, que Gottfried partage, pour l'écuyer Gouvernal ou *Gorvenal* (*Kurvenâl* et *Kurnevâl*), le *maître*[1] de Tristan. Selon Eilhart et la prose, Gouvernal et son élève se rendent ensemble à la cour de Marc et y restent inconnus jusqu'à l'instant où le jeune Tristan, à peine armé chevalier, se présente pour combattre le Morhout d'Irlande. Ils sont particulièrement bien accueillis par le sénéchal du roi. Dinas,

der trugsêze *Tînas*, 3997

1. Béroul, *passim*.

est une figure caractéristique du groupe arthurien. Béroul en fait le seigneur de Dinan, mais au dire d'Eilhart (v. 329),

Lîtân hîz sîne veste.

C'est assurément la version la plus ancienne; la seconde partie du fragment de Béroul connaît ce nom de lieu (170,5) :

Cele nuit furent a *Lidan*.

Thomas raconte que l'enfant est enlevé par des pirates norvégiens, que Roal, son père adoptif, le retrouve auprès de son oncle et lui révèle son origine, que Tristan est armé chevalier et part pour venger ses parents. A son retour en Cornouaille, il apprend que le fort Morhout, frère de la reine d'Irlande, est arrivé, *pour lever*, comme dit J. Maugin (f° 101)[1], *le treu a luy deu et acoustumé.*

Combat avec le Morhout (351-1050). Le poème de Berne (101-2) fait également livrer le combat

Por desfandre lo treussage
Que cil *devoient* de la terre.

Suivant Eilhart, tous les pays voisins payent le tribut au roi d'Irlande; mais la Cornouaille le refuse depuis quinze ans. *Môrolt*, qui a la force de quatre hommes, réclame tous[2] les enfants de quinze ans, garçons et filles :

Die knaben muesten sein eygen sein, und die meidlein woelt er daheyme in ein offen frauhausz tuon, das sy ym gelt gewinnen solten (P 7, 17-19).

La version de Thomas est moins barbare :

si sanden in daz êrste jâr
driu hundert marc messinges
und anders keines dinges;
daz ander silber, daz dritte golt G. 5950-53

La quatrième année, le tribut se composait de jeunes garçons :

niht m¨gede niuwan knäbelîn G. 5967

Le texte de Béroul offre diverses allusions au combat :

---

1. Ed. de 1567.
2. C et P. X 427 *î daz dritte kint.*

Molt les vi ja taisant et muz,
Qant li Morhot fut avenuz. 9, 14-15
Qant le Morhout prist ja ci port,
Qui ça venoit por nos enfanz,
Nos barons fist si toz taisanz,
Que onques n'ot .I. si hardi
Que s'en osast armer vers lui.
Vos enpreïstes la bataille
Por nos trestoz de Cornoualle
Et oceïstes le Morhout. 40, 4-11.

Il ne faudrait pas donner un sens trop précis aux mots *taisanz* et *muz*, qui ne répondent à aucun détail des autres récits. C'est par une expression analogue que M. Hertz (p. 133) traduit en les résumant les vers 6280-90 de Gottfried de Strasbourg :

Wir muszten *stumm* den zwang ertragen.

Selon Gottfried et la *saga*, le Morhout est présent à l'assemblée des Cornouaillais où les jeunes victimes doivent être désignées par le sort ; après beaucoup de discours, le combat singulier est fixé à trois jours. Dans la version d'Eilhart et la prose, les messagers irlandais déclarent que leur chef ne se battra qu'avec un homme de son rang ; c'est alors seulement que Tristan fait connaître sa parenté avec le roi Marc. Celui-ci, au moins d'après Eilhart, s'est engagé par serment à laisser combattre quiconque oserait affronter le Morhout. Comme dans la version de Gottfried, il essaye en vain de détourner son neveu d'une si dangereuse entreprise.

La mise en prose et le remaniement d'Eilhart, le poème de Berne (v. 100), les traducteurs allemand et anglais de Thomas placent le lieu de la rencontre sur une petite île ; Chrétien de Troyes et le roman français nomment l'île Saint-Samson, l'une des Scilly[1]. Au témoignage de Thomas et du prosateur, Tristan repousse son bateau à la mer :

« sô hât ouch jener, der dâ gesiget,
« an disem einen genuoc,
« daz dich dâ her zem werde truoc. » G 6808-10.

Les manuscrits d'Eilhart sont fort corrompus en cet endroit;

---

1. W. Hertz, p. 580.

l'édition d'Augsbourg de 1498 du livre populaire offre seule un sens raisonnable et s'accorde bien avec Gottfried :

P. 14, 7-8	G 6746-47 et 6789
Morholt... der hefft sein schif, und stiesz her Tristrant das sein [1] verr hindan.	sîn schiffelîn er [*Mòrolt*] iesâ nam, zuo dem stade hafte er daz... sîn schiffelîn daz stiez er [*Tristan*] an.

A en croire le traducteur tchèque, habituellement si exact, les deux adversaires se livrent bataille sur une montagne. N'y aurait-il là, comme le suppose M. Lichtenstein[2], qu'une faute de traduction? Le texte de ce passage nécessite à la vérité quelques corrections et le sens n'en est pas entièrement satisfaisant. En revanche, le récit est plus cohérent que dans la mise en prose et le remaniement, où la *holmganga* s'achève sans qu'il soit plus question du bateau destiné à ramener le seul vainqueur. Gottfried n'oublie pas la bravade héroïque de Tristan :

P 16, 5	C 7091-93
Also ward der streit gescheiden[3]... Künig Marchs holt sein œhem mit freüd und gesang.	dô er Môroldes schif dâ vant, dâ saz er în und fuor zehant gein dem stade und gein dem her.

Il serait donc fort possible que le poème tchèque nous eût conservé la leçon authentique d'Eilhart et que les deux rédactions allemandes fussent interpolées d'après Gottfried de Strasbourg. Si cette hypothèse est juste, on est peut-être fondé à admettre qu'il a existé deux traditions originales au sujet du combat de Tristan et du Morhout. On n'aperçoit pas, en effet, quelles raisons auraient engagé Eilhart à modifier celle qu'il trouvait dans sa source française.

Béroul est d'accord avec Eilhart sur la nature de l'arme empoisonnée dont le Morhout a blessé Tristan :

mit eime geluppeten spîze. 869	« Il vus navra d'un javelot. 43, 12

Le prosateur dit également que c'est une lance; au dire de Thomas, c'est une épée. Suivant cette dernière version, le

1. M. Pfaff a rayé de son texte le mot *sein*, qui est cependant confirmé par la leçon de l'éd. de Worms (sans date) : *Tristranten seins verr*.

2. *Anzeiger*, X, p. 10-11.

3. D (L) *Sus wart der kamp geant*. H *Also wart volendet der stryt ze hand*.

Morhout meurt sur le champ d'un coup d'épée que Tristan lui porte à la tête; les Irlandais ramènent le corps dans leur pays. Suivant Eilhart et le roman français, le Morhout s'enfuit grièvement blessé et meurt en mer, avant que sa nièce Iseut, savante en médecine, ait eu le temps d'arriver à son secours.

Navigation aventureuse et premier séjour en Irlande (1051-1297). Dans la version arthurienne, c'est également la jeune Iseut qui guérit Tristan de sa blessure empoisonnée :

« De la plaie que vos pr[e]ïstes
« En la batalle que feïstes
« O mon oncle; je vos gari. »

ainsi la fait parler Béroul (5, 19-20) dans la scène du verger. D'après Eilhart, elle ne donne pas elle-même de soins à Tristan, déguisé sous le nom bizarre de *Prô*, mais lui envoie des remèdes, dont l'effet est d'abord nuisible. *Et y alloit de tel zele*, écrit semblablement J. Maugin, *qu'au bout de treze jours, voyant que le coup de Tristan n'amendoit en sorte quelconque, s'assura qu'il y avoit du venin* (f° 111). La guérison s'accomplit dès lors rapidement. Aux yeux de Thomas, c'est la mère de la princesse, la sœur du Morhout, la reine Iseut, qui possède l'art de guérir; elle joue également un rôle considérable dans les évènements du second voyage en Irlande. Dans toute l'œuvre d'Eilhart, au contraire, la mère d'Iseut n'apparaît qu'un instant, pour remettre à Brangien le philtre d'amour.

La belle histoire de la navigation aventureuse est fort écourtée dans la *saga*. Selon Gottfried et le poète anglais, Tristan emmène avec lui Gouvernal; selon Eilhart et le prosateur, il est seul. La prose sait que son bateau était muni d'une petite voile, pour qu'il pût le diriger : il vogue ainsi, raconte J. Maugin, en *passant le temps au son de la harpe*. Ce motif si poétique a particulièrement séduit Thomas et Gottfried; à les entendre, les connaissances et les talents variés de l'étranger lui gagnent la faveur de la reine, qui le prie d'enseigner la musique à sa fille. Un trait secondaire de cette version est caractéristique de celle d'Eilhart : chez lui, Tristan se fait passer pour un marchand naufragé et parvient à retourner en Cornouaille, en se chargeant de procurer des vivres d'Angleterre aux Irlandais désolés par la famine. Le remaniement et le livre populaire veulent que Tristan ait pris une harpe dans son bateau et, sans

tirer parti de cette donnée pour la suite, lui font déclarer une fois qu'il a été jongleur. Comme ces deux passages ressemblent beaucoup aux vers correspondants de Gottfried et qu'ils ne se trouvent pas dans la traduction tchèque, il est à peu près sûr, malgré les objections de M. Lichtenstein[1], qu'ils sont interpolés :

dô bat der hêre *nicht mê*	
mit im an daz schif tragin,	sîne harphen er besande :
wen eine harfin, hôrte ich sagin,	die fuorte er ouch von lande
und sîn swert des he begerte[2].	und sînes dinges nie *niht mê.*
1134-37	G 7363-65
« ich was[3] ouch ein speleman.	« ich was ein hövescher spileman. »
1186	G 7564

La figure de Tristan, tel que Thomas le peint dans cet épisode, rappelle à plus d'un égard celle de Hôrant dans *Kudrun*. Comme Eilhart ne fait aucune allusion aux personnages du cycle de la mer du Nord, il n'est pas certain qu'il connût l'histoire de Hilde. En revanche, le Taillefer germanique, le Volkêr de la *Thidreksaga* et des *Nibelungen*, devait être un type familier à son imagination. Par conséquent, le motif de la harpe n'avait rien qui pût lui déplaire; sans doute il manquait déjà dans sa source française. Béroul, si l'on en juge par une allusion de la *Folie* de Berne (v. 397), paraît avoir offert le même récit que le prosateur et Thomas. D'autres allusions (380-385 et 390-393) me font penser, contrairement à M. Vetter[4], que Béroul rapportait l'aventure de la harpe et de la rote, inconnue à la version d'Eilhart. Le silence de celui-ci ne saurait en effet prévaloir contre l'accord habituellement si intime des deux poèmes français.

Second voyage en Irlande (1297-2258 et fragments I, II, et III). Dans le roman en prose, la reconnaissance de Tristan, par la brèche de son épée, a lieu lors de son premier séjour en Irlande; les circonstances du second et de la demande en mariage diffèrent complètement des récits des poètes. J. Maugin (ch. 35)

---

1. *Anzeiger*, X, p. 9-10.

2. D (L) *sîne harfin.* H *ain schwert.* Je corrige le texte imprimé d'après P 18,27.

3. P *bin.*

4. Page 28.

décrit le combat de Tristan avec un monstre marin et la confusion du sénéchal Aguinguerrant. Comme dans la version de Thomas, la reine Iseut assiste à la découverte de Tristan, empoisonné par le venin du monstre et mourant au bord d'une source. Les autres rédactions du roman ne semblent avoir gardé aucun souvenir du combat avec le dragon. C'est dans cet épisode qu'on rencontre pour la première fois un personnage secondaire de la version arthurienne, l'écuyer Perinis (*Peronîs* R, *Perenîs* X), mentionné à deux reprises seulement dans Gottfried, nulle part dans la *saga* ni dans le *Sir Tristrem*. Brangien (*Brangêne*) est commune à toutes les versions.

Les mêmes scrupules rationalistes qui ont donné lieu à la polémique de Thomas et de Gottfried contre leurs prédécesseurs ont effacé de la prose le beau conte des deux hirondelles, se disputant le cheveu d'or, et de la seconde navigation aventureuse de Tristan. Des allusions de Béroul et du poème de Berne concordent bien avec la version d'Eilhart[1]. Les ennemis de Tristan ne sont que vaguement désignés dans cet épisode. D'après la traduction tchèque, ce sont les grands seigneurs qui s'opposent à ce que Marc le fasse son héritier. La même expression se retrouve dans un vers (1420) du remaniement :

ez was den hêren ungemach.

Mais ce texte nomme habituellement les parents du roi,

des koninges nêste mâge, 1345

préparant ainsi le rôle d'Audret, le cousin et l'ennemi le plus acharné de Tristan.

Le philtre d'amour et le mariage d'Iseut (2259-2862 et fg. IV). La vertu du philtre est limitée dans la version d'Eilhart à quatre ans, à trois dans celle de Béroul. Ailleurs l'effet en a une durée illimitée : aussi l'amour de Tristan et d'Iseut ne finit pas même avec leur vie. Le poète allemand redit timidement cette belle histoire de la vigne et du rosier qui, plantés sur chacune des deux tombes, se rejoignent et croissent inséparablement : *man sagt aber es geschehe aus krafft und würckung des trancks* (P 201, 19). Il est curieux de voir comment Eilhart cherche à concilier les

---

1. Cf. *Romania*, XV, p. 517, n°s 26 et 27.

deux données contradictoires. L'homme et la femme, dit-il (2279-300), qui avaient goûté le breuvage amoureux, devaient s'aimer toujours; mais durant les quatre premières années leur amour était si violent que, si on les avait séparés, ils en seraient morts.

La mère d'Iseut a confié le *boivre* à Brangien, qui en a la garde durant la traversée. Elle est donc responsable de la fatale méprise, que les amants déplorent tant de fois dans la suite de leur vie :

« Ce fist Brangien qui dut garder.
« Lasse ! si male garde en fist. » B 107, 8-9.

Béroul veut-il donner à entendre que c'est Brangien, comme dans le *Sir Tristrem*, qui a apporté le breuvage à Tristan et Iseut ? Des allusions du poème de Berne (vv. 174 et 316) le font supposer. Dans la *saga* et le petit poème du manuscrit Douce, c'est un valet. Mais le récit norvégien, décrivant plus tard « une petite figure modelée d'après Bringvet, la suivante de la reine, » et placée dans la salle des images, offre un accord inattendu avec la version anglaise :

Elle tenait à la main un vase couvert, qu'elle offrait d'un air riant à la reine Isond; tout autour du vase se trouvaient les paroles qu'elle avait prononcées : « Reine Isond, prends ce breuvage, qui a été préparé en Irlande pour le roi Markis. » (ch. LXXX.)

A ce que raconte J. Maugin, Tristan et Iseut, jouant aux échecs en mer, ont soif. Gouvernal va chercher à boire; *Brangienne* lui remet *le vase ou estoit la mixtion incitative à l'Amour* (f° 181). La faute de Brangien est, peut-être à dessein, atténuée autant que possible dans la version d'Eilhart, visiblement imitée par Gottfried :

X 2342-44 = C 88, 14-16	G 116 71-75
	nune was dâ niemen inne
dô was der schenke achtir wegin.	âne die küniginne
dô sprach ein juncfrauwelîn[1] :	wan kleiniu juncfrouwelîn.
« ich wêne, hêre, hie steit wîn. »	der einez sprach : « seht, hie stât wîn.

Selon la *saga* et le *Sir Tristrem*, le roi Marc boit le soir des noces ce qui reste du philtre; selon Gottfried, il boit du vin

1. D (L) *ein hobisch j.*

ordinaire. Le récit d'Eilhart n'offre aucun trait analogue. Ce n'est qu'au témoignage de la prose seule que Brangien s'offre d'elle-même à prendre la place d'Iseut au lit conjugal; le lendemain matin, Tristan est fait *grand chambrier:* cela a lieu dès le soir, suivant Eilhart :

> Der *kamerêre* Tristant
> sich der kameren underwant,
> dô der cuo[ning slâfin solde.] [1]
> IV (*M*) 23-25 = X 2831-33

Gottfried et le frère Robert [2] disent seulement qu'Iseut est confiée à la garde de Tristan.

Tentative de meurtre sur Brangien (2863-3080 et fgs V, VI, VII et VIII, 1-57). Les deux principales versions ne présentent pas de différences notables. Il faut cependant remarquer que le lieu du guet-apens n'est pas le même. D'après la version de Thomas, Brangien va dans une forêt cueillir des simples pour sa maîtresse, qui se dit souffrante. Sous le même prétexte, Iseut l'envoie, dans le récit d'Eilhart, puiser de l'eau à la fontaine du verger, cette même fontaine auprès de laquelle Tristan et la reine auront plus tard leurs entrevues. Le touchant et poétique apologue auquel Brangien doit son salut a sans doute choqué le prosateur par sa naïveté franche et un peu populaire. Écrivant pour un public distingué et délicat, il a cru devoir remplacer les deux chemises par deux lis. La haute société du XIIe siècle n'avait pas de ces scrupules de pruderie; Raimbaut d'Orange dit à sa dame (*Non chant per auzel*) : [3]

> Sobre totz aurai gran valor,
> S'aitals camisa m'es dada
> Cum Iseus det a l'amador,
> Que mais non era portada.
> Tristan mout prezet gen prezen....
> D'aital sui eu enquistaire.

C'est là sans doute une allusion au poème perdu de Chrétien de Troyes ou à celui de Béroul. La forme *Iseut*, habituelle en

---

1. C'est à ce vers que s'arrête la plus ancienne traduction tchèque. Dans les épisodes suivants, le continuateur imite Gottfried de Strasbourg.
2. Kölbing, p. LXXV.
3. Cf. *Romania*, XV, p. 546.

provençal, n'a pu être empruntée qu'à l'un d'eux. Raimbaut d'Orange, mort en 1174, et ses contemporains n'ont sûrement pas connu le roman en prose.

Dénonciation et premiers soupçons (3081-3488, fgs VIII et IX, 1-71). A la suite de l'épisode de la harpe et de la rote, dont le roman a conservé un souvenir affaibli dans le récit de l'enlèvement d'Iseut par Palamède, la version de Thomas rapporte la dénonciation du sénéchal[1] Mériadoc, les ruses de Marc pour apprendre la vérité, les intrigues du méchant nain, les rendez-vous dans le verger et le départ du roi pour la chasse. Au dire d'Eilhart, c'est un parti d'envieux qui « calomnie » les amants. Ils sont jaloux de la gloire de Tristan et de la faveur que lui témoigne son oncle; le poète (3090-136) les blâme énergiquement. Le personnage de Mériadoc tient à la fois de leur chef *Audret* et de l'ami de Tristan, le sénéchal Dinas. Sa trahison reste inexpliquée dans la *saga* et le poème anglais; Gottfried la motive habilement (13602-605) :

> wan er hæte Isolde allez ê
> lieb' unde holden muot getragen.
> nu was daz allez underslagen
> mit hazze und mit leide.

Mériadoc reparaît encore dans les deux épisodes suivants, comme le principal adversaire de Tristan; à partir du jugement de Dieu, les traductions de Thomas ne s'accordent plus sur le rôle qu'elles lui font jouer. A sa place, nous rencontrons dans les fragments de l'original français et dans la 3e *fytte* du *Sir Tristrem* un certain Caradoc (*Cariado*, *Canados*), qui persécute Iseut d'un amour importun et qui tombe dans un tournoi sous les coups de Kaherdin. La ressemblance des noms invitait à confondre ces deux ennemis de Tristan; le traducteur norvégien ou quelque copiste islandais les appelle tous deux *Meriadokk*. On peut conjecturer que Gottfried, pour donner plus d'unité à son récit, combinait leurs traits caractéristiques dans une figure unique, soupirant timide en qui la jalousie éveillait une passion ignorée, ami de Tristan que leur rivalité amoureuse métamorphosait en ennemi, adorateur dédaigné dont le sentiment discret,

---

1. S *conseiller*.

avivé par la résistance, finissait par devenir insolent et tyrannique.

Mais ni Mériadoc ni Caradoc ne prêtent leurs noms bien celtiques à l'un ou l'autre des *félons*[1] qui, suivant Eilhart, dénoncent les amours d'Iseut et de Tristan. On ne voit pas clairement de quelle source ils ont appris ce qu'ils viennent répéter au roi. Celui-ci, comme dans l'autre version, refuse d'abord d'en rien croire; mais ensuite, ayant surpris les amants en train de s'embrasser devant son lit, il bannit Tristan de la cour. D'après Thomas, c'est sur de simples soupçons qu'il lui ordonne d'aller habiter dans la ville. Béroul fait allusion à cet exil de Tristan :

« Il vos a fait chambres veer
« Por moi........ » 11, 13-14

Non moins naïf que le pauvre mari, le bon Eilhart a pris au sérieux les projets de départ allégués par Tristan pour duper le roi Marc :

Tristrant dô wolde
rûmen daz lant sân. 3282-83

Tristan, comme un vrai héros de conte de fée, doit lutter tour à tour contre de grands géants bêtes et de petits nains remplis de malice. Ce tueur de dragon meurt par la lance empoisonnée de Nampêtenis, et le principal instrument de ses ennemis à la cour de son oncle est également un nain doué, selon Eilhart (3390-95 et IX, 3-4) et Béroul (p. 18), de facultés surnaturelles. La source de Gottfried (14245-53), la *vraie histoire*, ne confirmait pas l'opinion des connaissances astrologiques de *Melôt* et se bornait à dire que le *petit von Aquitân* était rusé et beau parleur. On reconnaît l'esprit raisonneur et sceptique de Thomas. Le nain s'appelle Frocin ou Frocine chez Béroul; Eilhart ne lui donne point de nom et ne raconte pas sa tentative perfide de s'insinuer dans la confiance de Tristan. Béroul ne parle nulle part de la partie de chasse du roi Marc. Dans la version de Thomas, elle suit immédiatement l'éloignement de Tristan : celui-ci se dit malade pour pouvoir n'y pas prendre part, et met à profit l'absence du roi pour voir souvent en secret sa maîtresse. Dans la version d'Eilhart, Tristan, malade

---

1. Béroul, 5, 11 et passim.

d'amour, ne retrouve la santé qu'après que Brangien lui a ménagé des entretiens avec Iseut; afin de dérouter les soupçons, il feint cependant d'être encore souffrant. La chasse, conseillée par le nain, n'est qu'une ruse pour surprendre les coupables. Comme Thomas, Eilhart et Béroul les font se rencontrer dans un jardin planté d'arbres :

und was in dem bômgarten als dicke, als in des luste. 3380-81	« Tristran, tes nies, vint soz cel pin « Qui est laienz en cel jardin. 22, 19-20

Le court passage descriptif de la seconde partie du fragment de Béroul (p. 205) s'accorde mieux avec les descriptions de Thomas qu'avec celles d'Eilhart. On parvient sous la fenêtre de la reine

Par la fraite du nuef jardin. 205, 8

C'est par le même chemin que, dans la *saga*, Tristan pénètre auprès d'Iseut et que Mériadoc suit ses traces dans la neige :

Lorsqu'il vint à la clôture du verger, il poussa une planche à l'endroit où il avait accoutumé d'entrer[1]....... Et quand il vint au verger, il trouva aussitôt l'ouverture par où Tristram s'était glissé à l'intérieur (ch. LI).

Un ruisseau coule au pied des murs de l'appartement :

Triés la chanbre est grant la doiz. 205,5

Dans l'opinion de Thomas, ce ruisseau sort de la fontaine du verger, au bord de laquelle les amants se donnent des rendez-vous; le courant porte sous les yeux de la reine les copeaux marqués de runes, d'après la version anglaise, ou bien d'un T et d'un I, d'après Gottfried, au moyen desquels Tristan annonce à Iseut sa présence auprès de la fontaine. Le récit d'Eilhart semble bien conserver ici l'empreinte d'un état de civilisation moins avancé :

---

1. *Sir Tristrem*, 1933-34 :

A bord he toke oway
Of her bour.

L'accord de Béroul et de la *saga* tranche la question laissée indécise par M. Kölbing (II, 161), de savoir laquelle des deux traductions de Thomas offre la version la plus authentique.

des loubis brach er in den wâch,
dô liez er den spân nâch
dar daz *crûce* ane was gescriben. IX 74-76
dô flôz daz loub und der spân
durch di kamenâten. IX 85-86

Dans la suite, il n'est plus question de ce ruisseau qui traverse la chambre de la reine. Les poèmes de Tristan n'ont guère conservé de traits si antiques, et reflètent habituellement les mœurs du XIIe siècle. On ne saurait douter que cette partie de la légende ne remonte à l'un des plus anciens lais qu'aient inspirés les amours de Tristan et d'Iseut.

IV.

EILHART ET BÉROUL.

Rendez-vous dans le verger (3449-3764 et fg. IX=B. p. 3-30). Le commencement de cet épisode n'est pas conservé dans le fragment de Béroul; mais diverses allusions de la suite du récit permettent de reconstituer la scène tout entière. Elle a lieu, comme chez les traducteurs de Thomas, au bord d'une fontaine ombragée d'un arbre. Sur le conseil du nain, le roi Marc s'est caché dans les branches pour épier l'entretien de Tristan et d'Iseut. Il est seul, d'après la *saga*, le *Sir Tristrem* et le fragment; le nain est avec lui, d'après Eilhart et d'après Gottfried, qui s'inspire ici visiblement de son prédécesseur [1]. Selon la version de Thomas, Tristan aperçoit au clair de la lune l'ombre du roi projetée sur le sol; la version d'Eilhart et de Béroul est bien plus originale et bien plus poétique :

in dem brunnin sah er bî dem scimen dise zwêne bobin im stân.	« Je vi son ombre en la fontaine. »
IX, 77-78	19, 19

Il semble, aux termes dont se sert Béroul, que le hasard seul ait rendu Iseut attentive au danger qui la menace :

« Dex me fist parler premeraine, »

1. Lichtenstein, p. CXCVII.

dit-elle (19,20), en racontant l'entrevue à Brangien. Suivant Thomas, Tristan demeure immobile, au lieu d'aller, comme d'habitude, à la rencontre d'Iseut; au dire d'Eilhart (P 72, 15-17) :

Herr Tristrant stonde nitt auff gegen ir, als die künigin das von jm gewon war, und wincket ir verholen, als vil er dann mochte.

Iseut parle la première[1]. C'est ici que commence le texte de Béroul; lui seul et Gottfried ont un récit détaillé. L'entretien des amants, omis par la *saga*, fort écourté dans le *Sir Tristrem*, est abrégé par Eilhart :

der frowin wîsheit des scein,	
daz siu ir ouge dar niht ne kârte	....
und rehte alsô gebârte,	Que nul semblant de rien en face.
alse si ir dâ niht ne wiste,	Come ele aprisme son ami,
und sprach mit grôzir liste :	Oiez com el l'adevanci.
« Tristrant, waz sold ich her zô dir ?»	« Sire Tristran. por Deu le roi ! .... »
IX, 113-118	3, 1-4

Cette question qu'Eilhart met dans la bouche d'Iseut et quelques traits épars tiennent seuls lieu des longs développements de Béroul (p. 3-7) et de Gottfried (14720-96). Là, Iseut accable de reproches Tristan et se justifie habilement des soupçons du roi Marc.

« Mais Dex plevis ma loiauté, »

lui font dire les deux poètes (G 14768-70) et le traducteur anglais (2133-34),

« Qui sor[e] moi mete flaele,
« S'aucuns[2], fors cil qui m'ot pucele,
« Out m'amistié encor nul jor. » B. 4, 11-14

C'est probablement à dessein qu'Eilhart ou sa source a effacé du rôle d'Iseut ce trait de duplicité. L'épisode du jugement de Dieu et du serment trompeur de la reine, raconté dans Thomas et dans Béroul, fait également défaut dans le vieux poème

1. Kölbing, p. XCIV.
2. Éd. *onques*.

allemand. L'esprit héroïque et militaire dont il est pénétré devait réprouver la subtile casuistique qui règne dans ces passages.

Dans Eilhart, la réponse de Tristan ne se compose que de quatre vers :

« frowe, daz ir helpint mir,	« Dame, je vos en cri merci,
« daz mir mîn hêre sîne hulde gebe,	« Tenez moi bien a mon ami.
« und mih abir lâze wesin,	« Qant je vinc ça a lui premier,
« als ich ê was, an sîneme hobe. »	« Com a seignor i vol torner (?). »
119-123	10, 17-20; cf. p. 11.

Béroul (p. 7-10) motive longuement cette prière, en rappelant les services de son héros et en affirmant hautement, comme Gottfried (14797-832), l'innocence de Tristan. Iseut refuse avec dureté (B. p. 11-12) de se compromettre pour lui; elle feint même, dans l'ancienne version allemande (IX, 123-138), d'éprouver de la haine pour son amant. Les motifs que lui prête Eilhart appartiennent originairement, si nous en croyons l'accord de Béroul et de Gottfried, au premier discours d'Iseut :

« wane ich bin ze worte comen	« Et il ont fait entendre au roi
« von dir âne mîne scolt.	« Que vos m'amez d'amor vilaine.
IX, 129-130; cf. 135-136	6, 1-2

« man hât sô michel mære
« von iu gemachet und von mir.
G. 14750-51

« ich was dir durch mînin hêren holt,	« Por ce qu'eres du parenté,
« wane dû sîn nebe wêrist.	« Vos avoie je en chierté.
IX, 131-132	6, 16-17

G. 14780-90

Dans le récit d'Eilhart, Tristan interrompt sa maîtresse, pour se plaindre de l'injustice de Marc, et réitère sa demande :

« wiltû mir *eine* wesin guot,	« *Fors a vos* ne sai a qui plaindre.
	12, 19
	« Et il autretant me priout
« sô werdint mir sîn hulde,	« Que l'acordase a mon seignor,
« wane er âne sculde	« Qui a grant tort ert a error
« hât gezornit wider mich. »	« Vers lui de moi.... »
IX, 145-148; cf. 143-144	20, 5-8; cf. 9, 10-12 et 10, 1 — 4.

Cependant Iseut s'adoucit un peu, tout en persistant dans son refus :

« ich ne helfe dir niht dâ zô.	« Par foi, ja n'en dirai parole.
	« Et si vos dirai une rien,
	« Si vuel que vos le saciés bien,
« wil dir mîn hêrre genâde tuo,	« Se il vos pardounot, beau sire,
« des gan ich dir wol und ist mir lieb,	« Por Deu, son mautalent et s'ire,
« ich ne biten in aber dar umbe niet.	« J'en seroie joiose et lie. »
IX, 150-153	11, 16-21

Enfin, comme dans la version anglaise[1], Tristan supplie la reine que du moins ses dettes lui soient payées, avant qu'il s'en aille en pays étranger. D'après Gottfried, il fait demander à son oncle la permission de passer huit jours à la cour, avant son départ[2]. Suivant Eilhart et Gottfried, il adresse des menaces au roi Marc :

« iedoch ne mach er den scaden	« Nel se voudroit avoir pensé
« nîmer mêr verwinnin,	« Mes oncles ainz .I. an passé
« ob ich mit unminnin	« Por si grant d'or com il est toz[3],
« ûzir sîme lande vare.	« Ne vos en qier mentir .II. moz.
IX, 157-160	13, 9-12
IX, 161-176	« Bien sai que u monde n'a cort,
	« S'i vois, li sires ne m'avot.
	13, 5-6
« frowe, wêre ich is wider iu wert,	« Iseut, por Deu, de moi pensez,
« daz ir bâtent mînin hêren,	« Envers mon oste m'aquitez.
« daz er durch sîn selbis êre	13, 13-14
« mir wolte lôsen mîn phant,	« Engagiez est tot mon hernois.
« sô wold ich[4].... IX, 177-181	
« sô wolde ich im al zuhant	« Car le me faites delivrer,
« rûmen sîn rîche. »	« Si m'en fuirai, n'i os ester. »
3600-3601	12, 21 — 13, 2

---

1. Kõlbing, p. XCVI. Cf., au vol. II, p. 164, la remarque sur le v. 2138 du *Sir Tristrem*.

2. Kõlbing, p. XCVII.

3. Cf. dans le roman de l'*Escoufle* (*Hist. litt.*, XXII, p. 811) :

Ne por tant d'or come ele poise
Ne seroit il souffert demain.

4. Ici se termine le dernier des fragments du XII[e] siècle. Tristan y a déjà exprimé un peu plus haut l'intention de quitter le royaume de son oncle :

sô muoz ich rûmen daz lant.
IX, 155.

Iseut reste inflexible et s'en va :

Dô gîng die vrauwe wedir în.
3609

A tant s'en est Iseut tornee.
14, 8

« Hînacht, dô he zû mir sprach,
« dô schîde wir uns zorniglîchen,
3664-65

dit-elle le lendemain à son mari en lui racontant l'entrevue avec Tristan. Nos deux textes se séparent ainsi bien nettement de la version de Thomas. Chez ce dernier, Iseut se montre bienveillante et se charge volontiers de transmettre la requête au roi.

Tristan, resté seul, feint de s'affliger ; il pleure, suivant Gottfried (v. 14919) et Béroul (14, 9) :

« nû mûze gote leit sîn »
sprach Tristrant der helt gût,
« daz mir mîn hêre unrecht tût. »
zu herberge begunde her gân.
3610-13

« Beaus oncles, poi me desconnut
« Qui de ta feme me mescrut. »
15, 5-6
Tristran s'en ert pieça alez.
16, 18

Thomas note également le départ des amants. Gottfried dit que le roi fait des reproches au nain et qu'ils retournent ensemble à la chasse. Eilhart et Béroul décrivent les sentiments qui agitent l'âme de Marc, sa fureur contre le nain, qui s'est dérobé à ses coups[1], le regret de soupçons qu'il croit injustes, le désir de se réconcilier avec Tristan :

dô zoug der koning ûz sîn swert
und hête gerne daz getwerg
ûf dem boime ze tôde geslân.
3615-17

Or ne laira qu'au nain ne donge
O s'espee si sa merite,
Par lui n'iert mais traison dite.
17, 3-5

Après le départ du roi, Béroul raconte la fuite du nain et un entretien d'Iseut avec Brangien, où se trouve résumée toute la scène précédente :

îdoch he harte clagete
daz im daz getwerg entrunnen was :
dô half im abir Satanâs,
daz daz getwerg von im quam.
3622-25

Molt tost s'en vet fuiant vers Gales.
Li rois vait mout le nain querant,
Nu puet trover, s(i)'en a duel grant.
19, 4-6

1. Eilh. 3618-19.

und reit wedir in den walt.	Li rois de l'arbre est devalez.
sîn gedanke wârin manchvalt,	16, 19 ss.
ab Tristrant ummir wolde blîben.	Or est remés li suen fuirs...
3633-35	18, 7

Le lendemain matin, d'après Béroul, Eilhart et Gottfried, Marc se rend auprès d'Iseut :

he quam zu sîme wibe	A sa chanbre li rois en vient.
	21, 13
des morgens vrû in die stad [1].	« A ton nevo parlai *ersoir*. »
	23, 14
	« Roine, ainz vien a vos parler
vil minniglîche her sie bat	« Et une chose demander ;
	« Si ne me celez pas le voir,
daz sie im rechte [2] sagete	« Qar la verté en vuel savoir.
swaz sie gesprochin habete	21, 17-20
mit Tristrande des nachtes.	« Dame, veu puis mon nevo? »
3636-41	22, 3

Dans la version de Béroul, Iseut raconte aussitôt l'entretien de la veille et le roi lui confesse à son tour qu'il l'a épiée. Dans Eilhart, Iseut prétend d'abord qu'elle n'a pas vu Tristan depuis douze jours ; mais Marc lui dit qu'il sait tout et qu'il leur pardonne :

« wen ich was ûf den boim brâcht,	Et com el pin plus hautement
« dar ich dich undir sach	Le fist monter, por eus voier
	A lor asenblement, le soir.
	25, 10-12
	« Onques n'i ot parole dite
« und hôrte swaz he zû dir sprach.	« Ge n'oïse, grant ne petite. »
3652-54	25, 15-16

Gottfried déploie dans cette scène une science psychologique très délicate. Non seulement Iseut feint de n'avoir pas vu Tristan, selon la donnée d'Eilhart, et de n'avoir connaissance de sa triste situation que par Brangien, mais le roi Marc n'avoue pas non plus qu'il a secrètement assisté au rendez-vous. Iseut plaide ouvertement la cause de son amant et ne fait qu'un

1. Ici le second traducteur tchèque abandonne Gottfried pour suivre quelque temps Eilhart.

2. C *ohne sorge*.

semblant d'opposition à son rappel. Suivant Béroul, elle paraît surtout préoccupée de se justifier elle-même, mais n'oublie rien de ce qui peut flatter les dispositions bienveillantes de son mari à l'égard de Tristan. La plaisante ruse de Brangien, qui feint d'être brouillée avec ce dernier et prie Marc de les réconcilier, est propre au poème français. Chez Eilhart, les deux femmes font une vive opposition aux intentions bienveillantes du roi. Dans toutes les versions, le résultat est le même ; Tristan, rappelé à la cour, jouit désormais de la plus grande liberté dans ses rapports avec la reine :

« nû hât mir der gûte knecht
« und dû sô wol bezeigit
« daz ir mich mit trûwin meinit. »
3690-92

B. p. 17 et p. 26 ; cf. G 15012-13.

« dû salt mîner kemenâten plegin.
3757

G 15037-43.

P. 75, 15 : « ich wil ym underthenig machen alles, das ich hab, des sol er gewaltig sein. — Cf. C 168, 2 ss.
3683-85, 3716-17 et 3734-35.

Li avoir Tristran ert mes suens
Et li suens avoirs ert Tristran(s).
25, 4-5

Dô hîz der hêre Tristrant
in die kemenâten ze hant
Kurnevâle sîn bette tragin.
mit vrouden mochte he vorclagin
swaz im zu leide î geschach,
wen he bî der koninginnen lach
alsô dicke sô her wolde[1].
3765-71

Li rois li a doné congié
D'estre a la chambre ; es le vus lié.
Tristran vait a la chambre et vient,
Nule cure li rois n'en tient.
30, 1-4

Sovent vienent a parlement.
30, 9

G 15033-50.

Les ennemis de Tristan. C'est à cet endroit (p. 30) que nous voyons apparaître pour la première fois dans le fragment de Béroul la faction ennemie de Tristan, les trois barons félons qui, anonymes dans la première partie, sous les noms de Godoïne, Guenelon et Denoalain dans la seconde, poursuivront les deux amants d'une haine implacable. A la façon dont le poète les fait entrer en scène, on pourrait supposer qu'ils n'ont encore joué aucun rôle dans ses récits :

---

1. Ces deux derniers vers manquent dans C.

A la cour avoit .III. barons,
Ainz ne veistes plus felons.
30, 13-14

Mais la suite paraît faire allusion à des évènements connus; l'on sait d'ailleurs combien les répétitions et les recommencements sont habituels chez Béroul. L'inimitié des barons était sans doute motivée, dans la partie perdue de son poème, comme dans celui d'Eilhart.

Dans la version allemande, les envieux ont pour chef *Antrêt*, le fils d'une sœur du roi Marc, le cousin de Tristan. Ils ne sont d'abord que cinq : *und geschach das durch ein hertzogen mit namen Auctrat und vier grafen* (P 63, 15-16). On lit au fragment VIII (62-64) :

er wart gevêht an dem hove
von *einem* rîc[hen herzogen]
und von vier grâvin.

Dans la suite, ils sont toujours sept; malheureusement le texte du XIIe siècle fait défaut à la comparaison. Les modernes cherchent à effacer la contradiction : *und ob es zuo schulden keme, das unser nit genuog were an fünffen, so seind noch zwen, die darumb wissent* (P. 65, 9-11). Le remaniement a introduit partout le nombre sept :

he wart besagit und belogin
von *dren* bôsin herzogin
und von vîr grâbin.
3085-87 = VIII, 62-64[1].

On peut, je crois, expliquer les deux données en partant du chiffre trois, fourni par Béroul. Dans ces compagnies, qu'on rencontre souvent dans l'épopée et dont la plus connue est celle des douze pairs, le chef est tantôt compté parmi les compagnons, tantôt surnuméraire[2]. Selon qu'Antrêt est considéré comme l'un des trois barons ou qu'on le compte à part, on obtient des groupes de trois ou de quatre adversaires de Tristan. L'identité de ces groupes peut être méconnue et l'on arrive ainsi à la

1. Cette partie n'est pas traduite dans C. Le cousin de Tristan s'appelle dans ce texte *Antrat*.
2. Cf. Rajna, *Origini dell' epopea francese*, p. 415 ss.

conception des sept. Le passage où les envieux apparaissent au nombre de cinq distingue clairement un groupe de quatre comtes (*vier grâvin*) ; mais une nouvelle méprise a séparé encore une fois le chef (*einem rîchen herzogen*) de ses pairs. En est-il de même aux vers 3154-57, ou bien le chef est-il l'un des quatre ?

von den sibenen viere
die wârin im alsô gram :
die hâtin einen houbetman,
Antrêt der zage hîz.

Les vers 3387-89 favoriseraient cette dernière interprétation :

« nein » sprach ir ein, der ander « jâ, »
der dritte « ich, hêre, zwîvel dâ. »
dô sprach sich Antrêt ir herre.

Ce parti ennemi de Tristan ne joue pas chez Eilhart un rôle si prolongé que chez Béroul; les sept disparaissent du récit, en même temps que le nain, à la suite de l'arrestation des amants. De nouveaux adversaires leur succèdent dans les derniers épisodes du poème[1] : Antrêt seul reste en scène jusqu'à la fin. Cette figure, que les continuateurs de Gottfried ont empruntée à Eilhart, n'est pas tout à fait étrangère à Béroul. On ne sait que penser de cet

Andrez qui fu nez de Nicole,

que l'on voit, dans la première partie (138, 6), s'employer en faveur du rappel de Tristan. Mais dans la seconde (184, 16-17), un certain *André*, ou plutôt *Audré*, se trouve à la suite d'Iseut, quand elle passe le marais pour se rendre au jugement de Dieu :

.I. poi aval, lez une espine,
Torne a un gué lié et Andrez.

Tandis que Gouvernal tue le forestier qui avait découvert au roi la retraite des amants dans la forêt de Morrois, Tristan renverse ce même Audré, évidemment l'un de ses principaux ennemis :

Et Tristran le conoisoit bien. 192, 4

1. Lichtenstein, p. CXXIV, n. 2.

Le premier de ces traits rappelle une situation répétée dans le poème d'Eilhart. Pendant que le roi Marc chasse dans la Blanche Lande et que Tristan attend sa maîtresse dans la forêt, Antrêt chevauche dans le cortège d'Iseut et monte jalousement la garde autour d'elle.

Audré est-il encore ce neveu de Marc, mentionné obscurément à l'endroit (149, 1-2) où les félons s'approchent du roi pendant une chasse, pour dénoncer une fois de plus les amants ?

> En mié l'essart li rois s'estot,
> Vit son nevo.........

Quoi qu'il en soit, au début du fragment (9, 3-5), les barons ne paraissent avoir aucun allié parmi les parents du roi Marc :

> « Or voi je bien, si com je cui(st),
> « Qu'il ne voudroient que o lui
> « Eust home de son linage. »

Inconnu à la version de Thomas, Audré n'est qu'une figure tout à fait secondaire dans celle de Béroul. En revanche, le principal adversaire de Tristan dans le roman en prose est son cousin *Audret*. Dans la rédaction contenue dans les manuscrits B. Nat. 756-757, le roi Marc, sur les conseils d'Audret, se cache armé de flèches dans les branches d'un laurier, sous lequel les amants ont leurs rendez-vous. Ils l'aperçoivent et feignent une conversation indifférente; Marc, convaincu de leur innocence, rend sa faveur à Tristan. Dans un passage du manuscrit 103, Audret lui-même, caché dans un arbre, blesse son cousin et Iseut. C'est encore lui qui leur dresse un piège avec des faux aiguisées, comme Eilhart le raconte ailleurs du roi Marc.

Selon toute vraisemblance, Audret, comme le nain ou Mériadoc, ne figurait anciennement que dans un ou deux épisodes de l'histoire poétique de Tristan. Il faut, me semble-t-il, chercher l'origine de ce personnage dans les lais qui racontaient les entrevues dans la Blanche Lande. L'extension donnée à son rôle permet de distinguer au sein de la version arthurienne deux groupes de récits : d'une part, la version de Béroul, comprenant le fragment et la *Folie* de Berne; d'autre part, la prose française et le poème d'Eilhart, avec les continuations de Gottfried. La place si considérable occupée par Audret dans le second groupe tient peut-être à une influence des légendes concer-

nant la fin de la Table Ronde. On remarquera la ressemblance de ce nom avec celui de Mordret; à la forme ancienne *Modred* répond une forme *Antrêd*, qu'on trouve parfois chez Eilhart. L'héroïque Tristan et le lâche Audret se font contraste à peu près comme le courtois Gauvain et le perfide Mordret, les deux neveux d'Arthur. On se rappelle que les triades rapprochent Tristan de Gauvain. Dans un passage d'Eilhart ils sont compagnons : c'est même grâce à cette amitié que Tristan exilé parvient à revoir sa maîtresse. L'adultère du traître Mordret avec la reine Guenievre est jugé tout autrement par nos vieux romanciers que l'irrésistible passion du fidèle Tristan pour la blonde Iseut. Bref, ces trois rôles de mélodrame et d'épopée, roi, héros et traître, sont tenus chez le prosateur français et le poète allemand, comme dans les histoires de la Table Ronde, par un oncle et ses deux neveux, l'un sympathique aux conteurs et à leur public, l'autre chargé de leur haine et de leurs malédictions. « Que le diable le noie dans le Rhin ! » comme dit ce bon Eilhart.

Nouvelle ruse du nain; les amants surpris (3765-3990 = B. p. 30-42). Les trois barons félons de Béroul menacent le roi de se retirer dans leurs châteaux et de lui faire la guerre, s'il tolère plus longtemps l'intimité de sa femme et de son neveu. Marc est perplexe : à ce moment le nain, qui s'était enfui, reparaît on ne sait comment et le décide à tenter une nouvelle épreuve. Selon Eilhart, le nain a été recueilli dans un bois par Dinas qui, ne le connaissant pas, demande au roi sa grâce et l'obtient. On dirait ici que le fidèle Dinas a pris un instant le rôle de son collègue, le sénéchal Mériadoc. Le plan qu'imagine le nain pour surprendre les amants est exposé à peu près de même dans nos deux textes :

« Hêre, daz ist der rât mîn, « daz ir sagit Tristrande, « her sulle ûz dem lande « nâch ûwir botschaft rîten.... « ....morgen vrû. 3822-27	« Di ton nevo qu'au roi Artur « A Carduel, qui est clos de mur, « Covient qu'il alle par matin, « .I. deus (?) escrit au parchemin « Port a Artur toz les galoz. 33, 17-21
« wil her denne ûf die strâze, « sô enmag her des nicht lâzin, « he mûz die koninginne sên. 3833-35	« Sai que voudra a lui parler, « Por Deu! que devra la aler. » 34, 4-5

P. 81, 4 : « So wil ich ym mit weissem melb den estrich zwischen der zweier bet bestreüen.....
Ib. 13 : ob aber er... nit zuo ir geet, so heisset mir mein haubt abschlahen. »

B. p. 34-35. *Le nain achète de la farine chez un boulanger.*

« A lui vendra a parlement;
« Et s'il i vient et ge nul sai,
« Se tu nu voiz, si me desfai. »
34, 9-11

« in desir nacht, vor dem tage.
3843

« Anevoies[1] en ceste nuit. »
34, 3

« so en mag he des nicht vorslân,
« swen he in daz mel hât getretin.
3850-51

Entre .II. liez la flor respant,
Que li pas allent paraisant,
Se l'un a l'autre la nuit vient :
La flor la forme des pas tient.
36, 9-12

Le soir venu, Marc dit à son neveu qu'il se rende auprès d'Arthur, et fixe le temps que peut durer son absence. Suivant Eilhart, Tristan est chargé d'un message oral, dont il recevra communication au moment du départ :

dô daz in die nacht quam,
der koning in betin began
daz he worbe die boteschaft :
mit listen her im zû sprach.
3867-70

La nuit, quant ot li rois mengié.
35, 5
« Beaus nies, fait il, je vos requier,
« Ma volenté faites, gel vuel.

« und rite hen morgen vrû
« zu Artûse deme herren :
Britanjâ ist nicht verre.
« dû kumest in siben nachten wedir.
3876-79

« Au roi Artus jusqu'a Carduel
« Vos covendra a chevauchier.
36, 8-11
« O lui c'un jor ne sejorner. »
35, 14

« sô schire als ez werde tag,

« Rois, ge irai bien par matin »
« O vos, ainz que la nuit ait fin. »
35, 17-18

« sô wil ich dir die botschaft sagin.
3882 et 3884

« Cel brief li faites desploier. »
35, 12

des wart an sînen sinnen
Tristrande wê zu mûte.
dô sprach der degin gûte
daz her ez mit willin tête,
swes sô her in bête.
3886-90

Tristran fu mis en grant effroi.
35, 19
Du mesage ot Tristran parler,
Au roi respont de lui porter.
35, 15 16

---

1. Ed. *avenoies*. Au vers 33,19, cité à la page précédente, le texte de Michel a *covienge*.

Béroul se représente le roi et la reine couchés ensemble. Il faut donc, pour que Tristan puisse aller trouver Iseut, que Marc sorte de la chambre avec le nain. Eilhart dit ailleurs (5300-301) expressément que les époux font lit à part :

eines setin sie dô plâgin
daz ir iegelîch aleine lach.

Dans cette version, le nain se cache sous le lit de la dame et promet d'éveiller, quand il sera temps, Marc et les gardes :

dô Tristrant au sîn bette quam,	
und der vil cleine man	Li nains la nuit en la chanbre ert.
die dele bestrauwit habete	Oiez comment cele nuit sert :
mit dem mele, als her sagete,	Entre .II. liez la flor respant.
unde die nîdâre	36, 7-9
in der kamere wâren	Li troi baron sont en la chanbre.
dâ sie in vân soldin,	39, 14; cf. 38, 5.
nû hôret, wie Tristrant wolde	
sîne vrauwen gote bevelin.	B. p. 36, 1-5.
dô sach he, daz mit dem mele	Tristran vit le nain s'esvelier
die erde was bestrauwit.	Et la farine esparpellier.
3893-3903	36, 13-14

Les deux poètes nous communiquent les réflexions de Tristan à ce spectacle et déplorent sa folle résolution de se rendre auprès de la reine :

Daz was eine grôze tumheit.	Trop out Tristran fole atenance.
3909 ss.	35, 22; cf. 36, 5 et 37, 13
recht an der mittirnacht	Et li rois live a mienuit.
wolde he zû der vrauwen gân.	37, 7
dô stunt ir bette alsô nâ,	Entre son lit et cel au roi
daz im des bedûchte,	Avoit bien le lonc d'une lance.
daz her wol springen mochte	35, 20-21
zû der vrauwin hêre.	Les piez a joinz, esme, si saut,
dô sprang her alsô sêre,	El lit le roi chaï de haut.
daz im die wunde ûf brach [1].	Sa plaie escrive, forment saine ;
dô her bî der vrauwin lach,	Le sanc qui en ist les dras ensaigne...
sie wart von im recht als ein blût.	En plusors leus li sanc aüne.
daz getwerg lûte an hûb...	Li nains.........
3920-30	37, 14-21

1. P 83, 4 : *und sprang also seer, das sich seiner* vor geheileten *wunden eine widerumb auffprach.* C 187, 6 : *es öffneten sich ihm* alte *wunden an der seite.*

« nû mogit ir Tristrandin vân. »	Et dist au roi : « Se nes puez prendre « Ensenble, va, si me fai pendre. » 38, 3-4
ûf sprang der koning sân. 3935-36	Li rois a sa chanbre revient. 38, 21

Béroul nous apprend (37, 1-3) la cause de la blessure de Tristan :

Le jor devant, Tristran el bois
En la jambe nafrez estoit
D'un grant sengler, molt se doloit.

D'après lui, Tristan, en entendant venir le roi, ressaute dans son lit et fait semblant de dormir; mais les traces de sang le trahissent. Il demande grâce pour Iseut et se déclare prêt à soutenir en champ clos qu'elle est innocente. Il a tant de confiance en Dieu, dit le poète, qu'il n'essaye pas de se défendre par la force. Selon Eilhart, c'est un saut malheureux qui livre le héros aux mains de ses ennemis : *aber mit dem einen fuosz trat er zuonider* (P 83, 4).

und vîngen Tristranden. sie bundin in mit bandin. 3951-52	Li troi qui a la chambre sont Tristran ont pris et lié l'ont. 41, 4-5

Le roman en prose remplace cette épreuve par le piège des faux aiguisées. Tristan y échappe; mais d'autres circonstances amènent son arrestation et celle de la reine. Dans la version de Thomas, Marc et les amants ont été saignés. Le roi sort à minuit, comme dans le récit de Béroul. Tristan saute dans le lit d'Iseut, mais parvient à regagner le sien avant que Marc soit rentré. Celui-ci reste dans le doute, parce qu'il n'y a pas de taches de sang sur la farine, et ordonne le jugement de Dieu. Tristan exilé a diverses aventures et envoie à sa maîtresse le chien Petitcriu. Plus tard, il rentre en grâce; mais, comme il est surpris encore une fois avec la reine, Marc leur ordonne de quitter le pays et de s'exiler dans la forêt.

Saut de la chapelle et délivrance d'Iseut (3991-4330 = B. p. 42-63). Le matin,

Des morgens dô ez tagete, 3991	Ja estoit bien prime de jor,

doivent avoir lieu le jugement et le supplice; Marc a fait aussitôt convoquer l'assemblée :

dô hîz her drâte	Ja estoit bien prime de jor.
wâfin schrîen in die lant.	Li banz crierent par l'enor,
swaz lûte man dâ heime vant,	
die hîz man ze dem gerichte komen.	Que tuit en allent a la cort.
3980-83	44, 7-9

Le texte de M. Lichtenstein, le livre populaire allemand et la continuation d'Henri de Freiberg rapportent que Tristan est condamné à être roué et Iseut à être brûlée. Mais le continuateur tchèque, bien qu'il raconte la délivrance et la fuite des amants d'après Henri de Freiberg [1], s'accorde avec le roman français et Béroul pour affirmer que le roi prépare le même supplice aux deux coupables :

Li rois lor a dit et monstré
Qu'il veut faire dedenz .I. ré
Ardoir son nevo et sa feme. B. 44, 15-17

Telle était sans doute la version originale d'Eilhart.

Suivant cet auteur, le sénéchal Dinas vient demander à son seigneur la grâce de Tristan et d'Iseut; suivant Béroul (p. 54-56), il intercède seulement pour Iseut, à la suite de l'évasion de Tristan :

nîman in ichtes betin torste	N'i ot baron tant fort ne fier
	Qui ost le roi mot araisnier,
	Qu'il [l]i pardonast cel mesfait.
wen der eine vorste,	43, 19-21
der trugsêze Tînas.	Dinas, li sire de Dinan,
ei, wie holt he Tristrande was [2] !	Qui a mervelle amoit Tristran,
3995-98	
he vil im zû den fûzin	Se lait choier au pié le roi :
und bat in inniglîchen.	« Sire, fait il, entent a moi..... »
4004-5	54, 8-11 ss.

Le roi persévère dans sa résolution et Dinas insiste en vain. Déjà auparavant, selon Béroul (p. 44-45), les Cornouaillais assemblés n'ont pu obtenir la grâce de Tristan; la douleur est générale dans le pays (p. 42-43) :

1. A partir du vers 4103.
2. C 190, 15 : *nur Tynas der* treue *truchsess.*

« nein, he sal geradebrecht wesin,	« Ne lairoie ne l'arde en ré. »
« eir desir tag halb irgê.	45, 5
« -daz en wil ich nimmer *gesên*,	« Je ne la *verroie* ardoir
« daz der allir beste man	« Por tot l'or ne por tot l'avoir...
« des ich kunde î gewan	56, 17 ss.
« sus vorlîsen sal den lîp	
« und ein alsô vromez wîp [1].»	
4016-22	Li rois prist par la main Dinas,
Colère du roi : 4005-6, 4012 et 4036-37.	
« jâ, sie mûzin sterbin	Par ire a juré saint Thomas,
« an desim tage beide.	Ne laira n'en face justise.
4030-31	56, 7-9
dô irkante Tînas wole	Dinas l'entent, molt a grant duel,
sînen vreislîchen sete....	
sîn herze mochte im brechin	
von der grôzin leide.	Ce poise li.......... 56, 11-12
4038-43	
swie grôz jâmer dô was	
von manchen gûten mannen,	Pleurent li grant et li petit.
dô reit Tînas dannen.	42, 8 ss.
Tînas der edele gûte	Puis monte el destrier, si s'en torne,
was in vil grôzem unmûte	
von dem koninge dô gescheidin.	Chiere encline, marriz et morne.
4046-51 ss.	56, 21-22

En quittant le roi Marc, Dinas, suivant Eilhart, rencontre Tristan que l'on conduit au supplice, et lui témoigne vivement son amitié et sa douleur. Nous assistons ensuite à l'épisode, célèbre dans les légendes cornouaillaises, du *Saut Tristran*[2], à la rencontre du héros et de Gouvernal, aux préparatifs du supplice d'Iseut et à la fuite des amants dans la forêt. Le récit d'Eilhart est plus vif et plus rapide. La description de la chapelle est faite par les gardes et par Tristan lui-même ; leurs dialogues interrompent agréablement la narration :

dô fûrten sie den helt gût	Lors l'en ameinent par les mains.
	45, 12.
	Sor la voie par ou cil vont
vor eine cappelle.	Une chapele est sor un mont.
	46, 7-8 ss. [*description de la chapelle*].

1. C diffère de X et de P dans ce passage.
2. Béroul, 48, 2-3.

dô bat der helt snelle	Tristran ses meneors apele :
	« Seignors, vez ci une chapele.
daz sie in dar în lîzin gân	« Por Deu, quar m'i laisiez entrer. »
	46, 19-21
und daz sie dâ vore blebin stân	Cil l'atendent defors l'iglise.
	48, 7
biz daz her sîn gebet têtc.	« Preerai Deu qu'il merci ait
4098-4103	
« wir lâzin im sîne sunde clagin.	« De moi, quar trop li ai forfait. »
4123 ; cf. 4110-11	47, 1-2
« sô tûn wir sînen willen, »	Or l'a l'un d'eus dit a son per :
sprach her zu sîme gesellin.	« Bien le poon laisier aler. »
4113-14	47, 9-10
« dese cappelle die enhât	
« keine tore wen dese eine.	« Seignors, n'i a que ceste entree. »
4116-17	47, 3
« ouch geit mit vullin vlûten	
« jenenthalp der mûren ein sê.	Sor mer ert faite devers bise.
4120-21	46, 10
Dô hîzin sie in dar în gân.	Les lians sachent, il entre enz.
daz wart von im[1] schiere getân.	Tristran ne vait pas comme lenz,
4125-26	Triés l'autel vint a la fenestre,
biz her ein fenster begreif.	A soi l'en traist a sa main destre,
dar ûz lîz her sich ebene :	Par l'overture s'en saut hors.
he wolde sîme lebene	Mex veut sallir que ja ses cors
gerne vrist gewinnen.	Soit ars, voiant tel aünee.
4132-35	Seignors, .I. grant pierre lee
	Out u mileu de cel rochier
in den sê he dô sprang	Tristran i saut molt de legier.
und swam ûz an daz lant.	47, 11-20
	Tristran saut sus, l'araine ert moble.
dô lîf der hêre Tristrant	48, 5
bî dem wazzer lengis nedir.	La riviere granz sauz s'en fuit.
	48, 10
dicke sach he hinder sich wedir,	N'a corage que il retort.
ab in îman jagete.	Ne puet plus corre que il cort.
4138-43	48, 12-13

Dans le roman en prose, Tristan, passant devant une chapelle qui surplombe la mer, rompt ses liens, saisit son épée et tue deux de ses gardiens. Puis il saute d'une hauteur de quarante

1. Les mots *von im* manquent dans H ; le récit de P est fort abrégé.

toises dans les flots. Ses amis, après avoir tiré la reine des mains des lépreux, vont revoir la place du saut et aperçoivent Tristan réfugié sur un rocher. Le héros parvient à les rejoindre et se cache avec Iseut dans la forêt de Morrois. Nous les y retrouverons plus tard dans les versions de Béroul et d'Eilhart.

Tristan continue cependant à fuir le long du rivage ; voici venir à sa rencontre le fidèle Gouvernal :

	Mais or oiez de Governal.
	Espee çainte, sor cheval,
he quam ûz der stad geretin.	De la cité s'en est issuz.
4149	48, 14-16
4144-47 et 4164-65.	Molt ot li mestre Tristran chier,
sînes hêren ros brâchte he mete	Quant il son brant ne vout laisier,
und sîn swert an sîner hant.	Ançois le prist la ou estoit.
4150-51	48, 20 — 49, 2

Dans la suite du récit de Béroul (61, 19), Tristan

Fiert le *destrier*, du buison saut.

Il est également fait mention (51,2) d'un haubert que Gouvernal apporte à Tristan.

dô irsach her Tristrant	Tristran son mestre aperceut.
daz he rechte kein im reit.	49, 4
4152-53	
dô quam he in korzir zît	
dâ he des hêren wart gewar.	
he reit îlende dar.	Et il i est venu a hait.
4170-72	
dô sie ein andir sâgin,	
dô wârn sie beide rechte vrô.	Quand il le vit, grant joie en fait.
ûf sîn ros saz he dô,	49, 6-7
sîn swert he um sich gurte.	
4174-77	B. p. 50.

Gouvernal donne des conseils de prudence à Tristan; mais celui-ci ne songe qu'à délivrer Iseut d'une horrible mort. Ils se cachent dans un buisson :

« mit ir kore ich eir den tôd,	*Cf. les vers corrompus* 51, 5-9
« adir ich helfe ir dannen.	
4192-93	
deme gerichte reit he nâ	
in einen pusch, der was dicke.	« Veez ci un espès buison....

mit deme lôbe he sich bestickte;	« Sire, meton nos la dedenz.
swer dâ vor hin solde gên...	« Par ci trespasse mainte(s) genz. »
4196-99	49, 20 — 50, 2

Eilhart décrit (4203-21) la fureur des gardes, quand ils s'aperçoivent de l'évasion de Tristan; Marc le fait inutilement poursuivre (4222-42). Béroul (p. 52-53) retrace les impressions diverses du roi et de la reine en apprenant la nouvelle :

dar nâch in korzin stundin	Seignor, au roi vient la novele,
quâmen dem koninge mêre,	Qu'eschapez est par la chapele
daz Tristrant entloufin wêre :	Ses niés, que il devoit ardoir.
daz muste im missevallin.	De mautalent en devint noir,
4222-25	De duel ne set com se contienge.
dô wolde der koning sînen mût	Par ire rove que Yseut vienge.
irkûlen an der vrauwin.	53, 9-14
4246-47	*Cf. plus haut :*
he sprach, he wolde ire minne	« Certes, Tristran, demain, ce quit,
mit freislîchem sinne	« Soiez certain(s) d'estre *destruit.* »
ze mâle *zustôren.*	40, 2-3
des hîz her sie hin fûren	Menee fu la roine
und ir schiere tûn den mort :	Jusque au ré ardant d'espine.
he wolde sie ûf einer hort	54, 6-7
habin lâzin vorbrant.	Iseut fu au feu amenee.
4249-55	57, 1

C'est entre les deux dernières citations de Béroul que se place (p. 54-56) l'intervention de Dinas en faveur de la reine.

	Un malade out en l'ancien,
	Par non fu apelé Ivain....
dô quam ein herzoge gerant,	Acoru fu voier cel plait.
der was gar miselsiech.	Bien out o lui cent compaignons...
den koning he vaste au rîf.	Crient au roi a voiz serie :
4256-58	
« dû machst sie gewaldiglîchin	« Sire, tu veus faire justise,
« hâhin adir vorbrennen :	« Ta feme ardoir en ceste gise. »
4268-69	57, 15 — 58, 5

Suivant Eilhart, le lépreux promet de faire mourir Iseut d'une mort plus terrible que le bûcher; suivant Béroul, il propose de la laisser vivre d'une vie plus effroyable que toute mort. Dans le poème allemand, il est anonyme et paraît d'abord être seul; mais la suite montre qu'il a amené des compagnons :

« einen tôd wil ich dir nennen,	B. p. 58.
« dâ von sie mêr lasters habete. »	« Mex voudroit estre arse en un ré. »
	60, 11 ; cf. 6-8
he sprach, daz her ez im sagete.	Li rois l'entent, si respondi :
« nû saltû mir die vrauwen gebin,	« Se tu m'enseignes, c'est sanz falle,
« sô beneme ich or daz lebin. »	« Qu'ele vive..... » 58, 19-20, etc.
der koning vrâgete in « wie? »	Yviains respont : « Si com je pens,
dô sprach der herzoge : « ich wil sie	« Je te dirai asez briment.
« mînen sîchen bringen :	« Veez, j'ai ci compaignons cent :
« die suln sie alle minnen,	« Iseut nos done, s'ert commune.
« sô stirbet sie lestirlîchen. »	« Paior fin dame n'ot mais une. »
4270-79	59, 7-11
dô gab her im die koningîn.	Li rois li done, et cil la prent.
Di sîche wart dô vil vrô :	60, 18
die schônen vrauwen nam he dô	Qui qu'en ait duel, Ivains est liez.
ûf sîn ros vaste vor sich.	Vait s'en Yseut, Yvains l'en meine.
4292-95	61, 2-3
P 93, 7 : Ym [*Marchs*] ward aber grosz	
lester und uneer darumb zuogeredet...	A tote genz en prent pitiez.
	61, 1
der selben [*sîchin*] weg dô gelag	Tot droit vont vers l'embuschement,
recht hin vor Tristrande.	Ou ert Tristran qui les atent.
Kurnevâl dô irkande	
die vrauwin harte verre.	
he sprach zu sîme herren :	A haute voiz Governal crie :
« dort vûret man die vrauwen mîn! »	« Filz, que feraz? Ves ci t'amie.
dô clagete Tristrant sêre	— Dex, dist Tristran, quel aventure!
die grôzin unêre	61, 7-11
daz sie die vrauwen torsten vûren	
und daz he sie torste ane rûren	
mit sîner vil unreinen hant.	« Tel gent vos tienent entre mains. »
4302-4313	61, 15
sîn ros her in die sporn nam.	Fiert le destrier, du buison saut.
4316	61, 19

Jusqu'ici les deux récits présentent un accord tout à fait remarquable; leurs différences ne portent que sur des détails qu'il est à peine nécessaire de signaler. Mais, à l'endroit où nous sommes, ils se contredisent formellement. Au dire d'Eilhart (4315-39), Tristan et Gouvernal massacrent les lépreux, et il n'en reste qu'un seul pour aller porter la nouvelle au roi. Selon Béroul :

Governal est venuz au cri,
En sa main tint un vert jarri
Et fiert Ivain, qui Yseut tient.
62, 12-14

Mais

Li cont[e]or dient que Yvain
Firent tuer, que sont *vilain;*
N'en sevent mie bien l'estoire :
Berox l'a mex en sen memoire.
Trop est Tristran preuz et cortois
A ocirre gent de tel[s] lois.
62, 18 — 63, 1.

Si je ne me trompe, ces vers prouvent, à n'en pas douter, que le poème de Béroul ne saurait être la source où a puisé Eilhart. Comme d'habitude, la *Folie Tristan* du manuscrit de Berne offre la même version que Béroul :

« Ainz par moi n'en fu un desdit,
« Mes Gorvenal, cui Dex aït,
« Lor dona tex cox des bastons
« Ou s'apooient des moignons..... »
458-461

En revanche, le roman français en prose s'accorde mieux avec Eilhart : J. Maugin parle des amis de Tristan, *là ayant de leur espees guery les ladres de tous maux* (f[os] 251-252). A la suite de ce passage, Eilhart et Béroul se rejoignent de nouveau :

Tristrant nam dô daz wîp	Tristran s'en voit a la roïne,
und hûb sich dannen balde	Laisent le plain et la gaudine.
	63, 2-3
kein einem vinstern walde.	En la forest de Morrois sont.
4328-30	63, 6

Le roman en prose et Béroul donnent seuls à la forêt ce nom de Morrois.

Les amants dans la forêt (4331-4701 = B. p. 63-103). Cet épisode est commun à toutes les versions de la légende. Dans le roman en prose, Iseut, Tristan, Gouvernal et une demoiselle de la reine s'établissent au fond des bois, dans la demeure abandonnée d'une enchanteresse. Tristan chasse, Gouvernal achète le nécessaire à la ville voisine. Il va même réclamer le chien et le cheval de Tristan, qui lui sont rendus. D'après les

traducteurs de Thomas, surtout Gottfried, Tristan et Iseut mènent une vie heureuse, presque idéale (*wunschleben*) dans

la fossiur' a la gent amant,
G 16704

jusqu'à ce que, surpris dans leur sommeil par le roi Marc, ils se réconcilient avec lui et retournent à la cour. Gouvernal est avec eux, suivant Gottfried et la version arthurienne.

Eilhart rapporte brièvement les efforts du roi pour s'emparer de Tristan mort ou vif (4340-67) et l'aventure du chien Udan (4368-4514). Puis il décrit l'*aspre vie* que mènent les amants (4515-80) et, après avoir raconté la chevauchée de Marc dans la forêt (4581-4689), il ajoute encore quelques traits à la peinture de leurs misères. Le récit de Béroul est bien plus long, singulièrement confus; il y a beaucoup de redites. Au lieu d'être réunis dans un grand tableau, comme chez Eilhart, les détails sur le genre de vie des amants sont épars au cours de la narration. Divers épisodes, la mort du nain qui a trahi le secret des oreilles de cheval du roi Marc, celle d'un ennemi de Tristan que tue Gouvernal et qu'on voit néanmoins reparaître dans la suite du fragment [1], l'invention de l'arc Qui ne faut, ne se trouvent dans aucune autre version. Une courte analyse de cette portion du texte ne semblera peut-être pas inutile :

Pages 63-64. Première nuit des fugitifs en Morrois.

Pages 64-66. Trahison et punition du nain.

Pages 66-70. Privations endurées par les amants; leur visite à l'ermite Ogrin.

Page 70, v. 16-21. Le roi fait crier son ban contre Tristan; celui-ci l'a déjà appris de l'ermite (67, 16 — 68, 2).

Pages 71-80. Le chien *Husdent* rejoint son maître, qui lui apprend à chasser à la muette.

Pages 80-81. Nouveau tableau des souffrances des exilés.

Pages 81-85. Gouvernal tue un ennemi de Tristan.

Pages 85-86. L'arc Qui ne faut.

Pages 87-103. Les amants sont surpris par le roi Marc et s'enfuient vers le pays de Galles.

Les ressemblances de détail ne sont pas très fréquentes au

1. Cf. p. 341. Peut-être cet épisode est-il interpolé?

début entre Béroul et Eilhart[1]. Mais le caractère général de leurs récits et de leurs descriptions les oppose nettement à la version de Thomas, moins antique, moins naïve, plus empreinte du mysticisme amoureux de l'époque. La version en prose est encore plus modernisée; les traits les plus originaux et les plus poétiques de la légende en ont disparu :

« swer in nû begriffe....	« Qui vus rendroit au roi, sanz falle
« mit deme wil ich al mîn gût	« Cent mars avroit a guerredon.
« î mêre teilen. »	
4345-49	
her bat, ab sie im zû quêmen,	« En ceste terre n'a baron
daz sie im den lîp nêmen,	« Au roi ne l'ait plevi en main
adir daz sie on im brêchtin.	« Vos rendre a lui o mort ou sain. »
do begunde harte vechtin	67, 19 — 68, 2
ein bracke der hîz Utant.	Parler m'orez d'un buen brachet.
4365-69	71, 4
der stunt dâ harte gebundin	Et si avoit a non Husdanz [2],
und vacht vil ernstlîche.	Liez estoit en un landon.
4372-73	71, 8-9 ss.

D'après Béroul, le roi, sur l'avis des trois barons, fait détacher le chien. D'après Eilhart, il ordonne à un valet de l'aller pendre; mais le jeune homme a pitié de la pauvre bête et lui donne la liberté. Udan s'élance sur la piste de son maître :

ûf der vart her jagete	B. p. 73-75.
in den walt gar verre.	Du cri au chien li bois tenti.
do irhôrte in der herre.	75, 8
4404-6	La noise oient, Tristran l'entent :
« nû mûze wir schiere tôd sîn,	« Par foi, fait il, je oi Husdent. »
« wen ich hôre den brackin mîn.	Trop se criement, sont en effroi.
	75, 11-13
« dâ mit sport man uns nâ.	Crime ont du roi, si s'en esmaie[nt],
4409-11	Dient qu'il vient o le brachet.
do begunde dannen kêren	75, 16-17
Tristrant und die vrauwe.	En une espoise a val s'en traient.
4448-49	75, 15

A la fin, quand le chien a rejoint les bannis, ils vont, suivant Eilhart, s'établir dans une autre partie de la forêt et cons-

1. A partir du vers 4342, le continuateur tchèque traduit Eilhart.
2. Ed. *Husganz*.

truisent une cabane de feuillage. Béroul raconte ailleurs qu'ils font la feuillée pour passer leur première nuit en Morrois :

Kurnevâl vil balde	Tristran....
holzes und loubes genûg	
sîme hêren ze samene trûg,	Les rains trenche, fait la fullie;
und machtin eine hutte.	Yseut l'a bien espès jonchie.
4518-21	64, 1-2

Dans le livre populaire allemand, comme dans Béroul, *Die fraw halff auch darzuo so vil sy kund und mocht* (P. 98, 5). Le remaniement est sans doute resté plus fidèle à la donnée du vieux poète et de ses sources, quand il écrit :

die vrauwe torste sich nicht entschutten :
die pfert hîlt sie die wîle. 4522-23

On se rappelle Énide conduisant les chevaux d'Érec; ces premiers héros du cycle breton ne se piquaient pas encore de galanterie ni d'égards envers les femmes.

Suivant Béroul, les amants sont errants pendant presque tout le temps de leur séjour en Morrois :

La ou la nuit ont herberjage,
Si s'en restornent au matin. 67, 7-8
Sol une nuit sont en un leu. 70, 15
En .I. leu n'ose remanoir;
Dont lieve au main ne gist au soir. 80, 9-10
Longuement par Morrois fuïrent. 80, 18

Vers la fin, cependant, ils ont construit une hutte, où le roi Marc les surprend et près de laquelle Tristan a tendu l'arc Qui ne faut :

Tristran de la loge ou il gist,
Çaint s'espee, tot sol s'en ist,
L'arc Qui ne faut vet regarder. 87, 3-5
La loge fu de vers rains faite.
De leus en leus ot fuelle atraite,
Et par terre fu bien jonchie. 88, 3-5

Auparavant il est déjà fait mention de la *loge* (p. 85), de la *fullie* (p. 82 et 84).

D'après toutes les versions, Tristan est grand chasseur; Béroul et Gottfried rapportent qu'il apprend à son chien à chasser à la muette. Un passage d'Eilhart (4541-45), qui rappelle ce trait, manque dans la traduction tchèque; M. Knieschek le

tient pour interpolé. Les amants ne jouissent d'aucun mets délicat (*spîse*)[1]; ils se nourrissent d'herbages et de venaison :

ich wil ûch sagin vor wâr daz die armen lûte nicht âzin wen gekrûte daz sie in dem walde vundin. 4526-29	« Mex aim o li estre mendis « Et vivre d'erbes et de glaiz... » 69, 10-11
sie hâtin ein lebin herte in dem wilden walde her und die schône Isalde. îdoch was in daz ein kinder spel, wen sie hâtin dâ bî vroude vel von der grôzen minne. 4546-51 ss.	Aspre vie meinent et dure; Tant s'entraiment de bone amor, L'un por l'autre ne sent dolor. 67, 11-13; cf. 80, 19-20 et 87, 9.

Les vers 4549-58, qui rappellent Gottfried de Strasbourg (16840 ss.), ne sont pas traduits par le continuateur tchèque. Mais comme la ressemblance avec les vers de Gottfried n'est que très lointaine, je serais disposé à croire ce passage authentique. Les vers 4546-51 suivent de trop près Béroul pour qu'on en puisse contester l'authenticité.

wen sie hâtin wedir vûr noch *brôt.* 4566	Li pain lor faut, ce est grant deus. 70, 10; cf. 80, 14, et 86, 14
ouch gîngen in die cleider abe von weter und von regene. 4570-71	Lor dras rompent, rains les decirent. 80, 17
und nî dorf noch stad gesâgin. 4580	N'il n'osoient issir as plains. 86, 15

La scène où Marc surprend les amants endormis, qui a si heureusement inspiré Béroul, est bien faiblement traitée par Eilhart. Il omet des détails nécessaires ou des traits charmants, le rayon de soleil qui tombe sur le visage d'Iseut, les deux bouches rapprochées sans être unies; il ne dit pas que la reine eût conservé sa chemise ni Tristan ses braies. L'échange des anneaux n'est pas mentionné; toutes les réflexions du roi manquent. Suivant Eilhart, c'est l'habitude de Tristan,

(*daz was ein vromder mannes sin*[2]) :
4592

1. 4524-25.
2. C 218,6 : *das war eine wunderbare sache.*

(*swen sie sich gelegetin*	
und mit ein andir redeten	
daz ez în dûchte genûch[1]),	
sîn swert er ûz der scheide zôch	Tristran se couche et trait s'espee,
und legete ez zwischin sich und sie.	Entre les .II. chars l'a posee.
4583-87	88, 7-8
wen ez quam zu einer zît	Par le bois vint .I. forestiers.
ein des koninges weideman	89, 18
zû der hutten gegân	Tant a par le fuellier seü
(*eines morgenes vrû*	Qu'il fu venuz a la ramiee
heimlîche hin zû).	Ou Tristran out fait s'aünee.
dô wârin sie entslâfen.	Vit les dormanz, bien les connut.
4594-99	
P 100, 2 : er stond still und erschrack.	Li sanz li fuit, esmarriz fut.
do begunde her dannen gâhen	Molt s'en vet tost, quar se doutoit.
daz sie sîn nicht en sâhen	Bien sot, se Tristran s'esvelloit....
uud quam ze dem koninge rîche.	89, 21 — 90, 6
4603-4605	B. p. 90-91.

Chez Béroul, Tristan, après avoir chassé

Par .I. matin a la rousee, 87, 1

est revenu se coucher auprès d'Iseut; car

Li chauz fu granz qui molt les g[r]ive. 87, 18

Mais le témoignage de Gottfried (17331) paraît confirmer la version d'Eilhart suivant laquelle les amants ont été découverts de grand matin. Béroul et Eilhart accablent le dénonciateur de leurs malédictions :

ted he dô icht lestirlîche....	Li forestier, qui vergonde ait!
4606 ss.	96, 6; cf. 93, 15-19

Le roi se fait conduire à la cabane par le forestier; Béroul dit expressément qu'il n'emmène aucune suite :

1. Ce vers et le précédent manquent dans C. Je mets en italique, entre parenthèses, les mots qui, tout en étant indispensables au sens, ne servent pas à la comparaison des deux auteurs. Je mets en italique, entre crochets, les mots ajoutés à l'un des textes, pour en faciliter l'intelligence. Les vers de C, mis entre parenthèses, sont ceux qui, selon M. Knieschek, ne se trouvaient pas dans l'original d'Eilhart.

Der könig befahl ihm... Dass er das nicht sage den seinigen noch den fremden. C 219, 12 ss.	« Si chier comme tu as ton cors, « Ne dire a nul ce que tu sez, « Tant soit estrange ne privez. ». 93, 5-7
sîne lûte hîz he der rosse plegin. (*P 100, 10 :* den yeger.) he gîng aleine after wegin	Du buen cheval né de Gascoigne Fait l'espie le roi decendre. 96, 8-9.
dâ Tristrant der helt lach [1]. daz swert he selbe legin sach zwischin in..... 4623-27	96, 15-97, 3. Et quant il vit la nue espee Qui entre eus deus les desevroit. 97, 11-12
4628-35.	L'espee qui entre eus .II. est Soué l(e)'oste [2], la soue i met. 99, 18-19
daz vorslîf alliz der degin und die vrauwe dar zû.	Vit ensenble les .II. dormanz.
der koning sînen hantschû ûf die vrauwen legete. daz he sie nicht en regete daz ist âne lougen. 4636-41	Le rai qui sor Iseut decent Covre des ganz molt bonement. (*L'anel du doi defors parut,* *Souef le traist*), qu'il ne se mut. 99, 9-13
und gîng zû dem rosse sîn. 4644	Vint au destrier, saut sor le dos. 99, 21
dô irkante der tûrlîche gome des koninges swert al zuhant. 4658-59	Connut que c'est l'espee au roi. 101, 10
dô sprach der hêre Tristrant.... « hie was der koning mîn herre. 4660 et 4665	Ele cria : « Sire, merci! « Li rois nos a trovez ici. » 101, 14-15
4669-72.	« Bien nos peüst avoir ocis. » 101, 20
« sô schîre wir nû ûf stân, « sô mûze wir vorlorn hân « wir alle beide unsern lîp. » 4673-75	« Ses amerra, destruire veut [3] « Et moi et la roïne Iseut. » 103, 1-2
Er rief Kurwenal und hiess die pferde bringen	Atant es vus lor escuier

1. Ces vers et la citation précédente manquent dans C, qui me semble écourté en cet endroit.
2. Ed. *L'onele oste.*
3. Ed. *voist.*

Und wollte von dem orte kommen[1].	Qui s'en venoit o le destrier...
C 222, 13-14	102, 7-8 ss.
und vlogin doch vil harte.	Torné s'en sunt bone aleüre.
4683	103, 9

On a vu que les deux poètes n'offrent qu'une ressemblance lointaine et générale dans leur façon de peindre la vie des exilés. Ils se suivent de beaucoup plus près en racontant comment le roi Marc a surpris Tristan et Iseut. Cet accord est d'autant plus remarquable que les traducteurs de Thomas diffèrent les uns des autres en ce point et que le poème de Berne s'écarte à deux reprises du récit de Béroul. Les textes échappent ici à toute classification, cet épisode célèbre étant sans doute entré dans la tradition orale.

Séparation des amants (4702-4994; B. p. 103-140). Suivant Eilhart, Tristan va trouver un jour le vénérable ermite Ogrin (*Ugrîm*), qui est le confesseur du roi Marc. Dans la version de Béroul, la première visite des amants à l'ermitage est placée tout au début de leur séjour en Morrois. Les autres récits ne connaissent pas le personnage d'Ogrin. Ses exhortations à la repentance restent sans effet, tant que dure la vertu du philtre d'amour :

biz des trankis craft vorgî.	L'endemain de la saint Jehan
daz wârin dô............	Acompli furent li troi an
vîr jâr daz sie in trunkin	Que cil vin fu determinez.
	104, 10-12
	« Ne vosise la departie,
do begunde sie beide dunken,	« S'estre peüst la compaignie,
sie mochtin sich wol scheidin	« Ne fust, bele, la grant soufraite
und begunde in harte leidin	« Que vos soufrez et avez faite
in dem walde dez ungemach.	« Toz dis por moi par desertine. »
4729-37	109, 8-12 et 104-109

C'est peut-être cet épisode, la séparation de Tristan et d'Iseut après quelques années de libre et heureux amour, qui a fait concevoir la pensée d'un effet limité du philtre. Béroul (103, 17 — 104, 3) s'exprime d'une façon très significative :

Seignors, du vin de qoi il burent
Avez oï, par qoi il furent

1. X 4676-78 offre une leçon un peu différente; mais P est d'accord avec C

En si grant paine lonc tens mis.
Mais ne savez, ce m'est avis,
A combien fu determinez
Li lovendris, li vin herbez.
La mere Yseut, qui le bolli,
A .III. anz d'amistié le fist.

Il semble résulter de ce passage que l'œuvre de Béroul comprenait au moins le premier voyage en Irlande et, par suite, que vraisemblablement elle embrassait toutes les aventures de Tristan : les allusions du fragment à des évènements antérieurs confirment cette opinion. Si Béroul, en rapportant, comme Eilhart, à l'occasion du mariage d'Iseut diverses particularités relatives au breuvage, omettait d'indiquer la durée de son pouvoir magique, cela vient sans doute de ce que la source commune n'en parlait pas non plus à cet endroit. Eilhart et Béroul nous attestent suffisamment l'incohérence et les contradictions de cette compilation de récits de provenance et de caractère divers. On a déjà vu que les autres versions de l'histoire de Tristan et la suite de ses aventures excluent une durée limitée attribuée au philtre d'amour. En revanche, cette donnée ne conviendrait-elle pas fort bien à un court poème, un lai décrivant les adieux des amants avant leur séparation volontaire ? Cette partie de la légende ne connaît pas exactement les mêmes personnages que le reste des poèmes d'Eilhart et de Béroul. A la vérité, l'ermite Ogrin est déjà apparu une fois dans la version française ; mais, dans l'allemande, il ne figure que dans cet épisode, où son rôle est si considérable. Audret, les trois barons semblent comme évanouis ; chez Béroul, ces derniers n'assistent pas même au conseil tenu par le roi Marc à la suite de la lettre de son neveu. On ne les revoit qu'un peu avant le départ de Tristan (p. 132), tout à la fin de la première partie du fragment, peut-être déjà dans la seconde. Il est permis de supposer qu'ici, mieux qu'ailleurs, les deux poètes ont conservé des traits de la physionomie originale d'un de ces lais qui ont fourni la matière des poèmes de Tristan. Le mot *lovendris* (104, 1), *lovendrant* (105, 1) ferait même conjecturer que Béroul a connu un lai anglais[1].

1. Cf. *Romania*, XIV, 604 ; XV, 598.

Les amants vont trouver l'ermite :

sie mochten kûme vortrîben die nacht, und dô der tag quam, Tristrant dô die vrauwe nam. zu Ugrîme he dâ mede reit unde sprach, im wêre leit daz he nicht getân habete swes he in irmanete; und sprach, he woldez gerne tûn und die vrauwe ouch dar zû : alliz daz ir wille wêre. dô wart dem gûten klûsenêre vil vrôlichen zu mûte. 4740-51	« Tornon arire a l'ermitage « Encore nuit ou le matin. » 110, 16-17 Tant ont erré qu'a l'ermitage Vindrent ensenble li amant. 111, 4-5 « Le mellor consel nos donnez, « Por Deu, sire, de ce qu'oez, « Et nos feron vos volentez. » 112, 7-9 B. p. 113.
Ugrîm der gûte man Tristrande vrâgin began, ab he des hête rûwe swaz he mit der vrauwen hête getân obiles. 4755-59	 « Trop avez mené ceste vie. « Et queles, quar vos repentez ! » 111, 12-13

Ogrin écrit une lettre au roi ; il parle au nom de Tristan, suivant Béroul, en son propre nom, suivant Eilhart. Dans le poème français, il se concerte longuement avec Tristan sur le contenu :

deme koninge her in sante bî dem kûnen Tristrande : he hâte andirs keinen botin. 4765-67	« Qui le portera ? » dist li hermites. « Gel porterai. — Tristran, nu dites. — Certes, sire, si ferai bien. » 117, 19-21
zu hant dô ez nacht wart, dô hûb he sich an die vart.	Anuit, après solel couchier, Qant li tens prist a espoisier, Tristran s'en torne (*avoc son mestre*). 118, 11-13
dô he zu Tintanjôl quam... 4773-75	A l'ancien, a la cité En sont venu, tant ont erré(z). 118, 15-16

Les remaniements d'Eilhart racontent[1] que Tristan traverse le verger et attache son cheval au tilleul sous lequel il a eu

1. X 4776-84.

autrefois ses entrevues avec Iseut. Ce trait manque dans la traduction tchèque :

	« Defors la vile, a .I. pendant,
	« La decendrai, s'irai avant. »
dô hafte he bí dem zôme	118, 7-8
sîn ros an die linden breit....	Il decent jus, entre en la vile.
4780-81	118, 17
unde gunde sich besên	
ob der kuong wăr in dem gemach (H)[1].	A la fenestre, ou li rois dort,
dorch die want[2] he im zû sprach.	En est venu, souef l'apele.
4784-86	119, 1-2
	Li roi s'esvelle et dit après :
« dû mûst eine wîle wachin.	« Qui es, qui a tel eure ves?
— nû sage mir, von waz sachin?	« As tu besoin?... » 119, 4-6
— ich sagete ez gerne, *torste*[3] ichz tûn.	« Longuement n'*os* a vos parler,
4791-93	« Le brief vos lais, n'*os* plus ester. »
Dô warf der hêre Tristrant	119, 10-11
ûf den koning dorch die want	« .I. brief aport, sil met ci jus
den brîf zu einem venstir în.	« El fenestrier[4] de cest enclus. »
4801-4803	119, 8-9

Dans la version d'Eilhart, Tristan transmet un long message oral ; le roi le reconnaît à sa voix :

« swaz dû dar umme willest tûn,	« .I. autre brief reface faire,
« daz saltû morgin schrîben lân	« Si face escrire tot son plaire,
« und salt den brîf lâzen hân	
« an daz [rôte][5] crûze daz hîr steit	« A la croiz roge, a mi la lande[6],
« dâ die stráze enzwei geit.	« Pende le brief, si le commande. »
4816-20	117, 1-4.
do irkante der koning wole	« (*As tu besoin*) ? Di moi ton non.
Tristranden an der sprâche.	— Sire, Tristran m'apele l'on. »
4824-25	119, 6-7
he sprach : « dû bist ez Tristrant,	Par trois foiz l'apela en haut :
« ich habe dich vil wol irkant.	
« beite mîn : ich wil sprechin dich. »	« Por Deu ! beau niés, ton oncle atent. »
4827-29	119, 13-14

1. Cf. P et C : *und suchte des königs gemach*. D *he ging do* (L. *dâ*) *der koning lach*.
2. C *durch ein fenster*.
3. Cette expression n'est pas traduite dans C.
4. Ed. *senestrier*.
5. C P.
6. Ed. *tende*.

Tristan s'éloigne :

der koning ûz der tore sprang[1].	Tristran s'en torne, li rois saut.
ernstlîchen her im nâch schreit.	119, 12
4834-35	
(Und fragte nach dem kaplane	
Und hiess ihn suchen.........	Primes manda le chapelain,
Der könig zog einen brief aus der tasche,	
Zeigte ihn dem kaplane[2]	Le brief li tent (*qui ?*) en la main.
Und hiess ihn sofort lesen.)	Cil fraint la cire et lut le brief.
C 230, 16 ss.	121 9-11.

Dans la version de Béroul, le contenu de la lettre a déjà été indiqué auparavant; il est répété un peu plus tard (p. 123-126), avec des variantes et quelques allusions aux évènements du passé :

(*mit lîbe*) saltû sie entvân	« Preïst sa feme la cortoise.
unde salt Tristrandin lân	
abir an dînen huldin :	« Et, se savez que lui n'en poise,
daz mag her wol vorschuldin	« A lui serez ses soudoiers,
mit sîme lîbe, swâ he sol.	« Servirez le molt volentiers. »
4851-55	116, 9-12

Marc convoque l'assemblée des barons et fait écrire à son neveu : Béroul nous communique sa réponse par la bouche de l'ermite Ogrin. Suivant lui, on tient longuement conseil après la lecture de la lettre, où Tristan offre de se défendre par les armes contre les accusations de ses ennemis :

dô swûr he [*Marke*] wol daz Tristrant	
sie gewunne ze wîbe nî....	B. p. 97, 98, 114, 124 et 126
4868-69 ss.	
dô lîz he schrîben einen brîv,	« Soit fait cist brief o main isnele. »
	127, 10
her wolde die vrauwen wedir nemen,	« Repenra la tant bonement. »
ab ez Tristrande wolde gezemen,	128, 11

---

1. H *zuo der tuor usz spranc.*

2. PX ne font aucune mention du chapelain. Mais l'accord de C avec le texte français montre que le continuateur tchèque a mieux conservé la leçon d'Eilhart et que M. Knieschek a eu tort de considérer les vers 230, 16 ss. comme interpolés.

dar nâch obir vîr tage.	« D'ui en tierz jor, sanz nul deçoivre,
4872-75	« Est li rois prest de lié reçoivre.
dar zû beschît he im die stad.	« Devant le Gué Aventuros
4890	« Est li plez mis de vos et d'eus. »
	129, 3-6
daz im nî kein man	« Mais ne li osent pas loer
gerîte noch en hîze	« Toi retenir a soudeier. »
	128, 19-20
daz her in lîze	« Ne te sai pas consel doner,
belîben in dem lande.	« Tristran remaigne deça mer. »
4880-83	126, 20-21
Dô der tag was vorgân,	« Ancor enuit i soit penduz »...
der koning hîz den brîf hân,	Quant l'ot li chapelains escrit,
dar Ugrîmes bote hen hîz.	A la croiz roge le pendit.
	127, 17-20
Tristrant des dô nicht en lîz,	Ainz que venist la mienuit,
her holte in in der nachte ;	La Blanche Lande out traversee.
sînem meister her in brâchte.	La chartre porte seelee.....
do der gûte Ugrîm gelas	Vient a Ogrin, il la li balle.
swaz dar ane geschrebin was...	Li hermite la chartre a prise,
4893-4900	Lut les letres, vit la franchise....
die cleider wârin im tûre,	128, 2-8
Ugrîm gap im zu stûre	Ogrins l'ermite tant achate... .
vil armer lînwâte.	Que richement vest la roïne.
4903-4905 [1]	132, 6-9

La scène des adieux et de l'entrevue de Tristan avec le roi Marc est beaucoup plus développée chez Béroul que chez Eilhart. Celui-ci ne mentionne pas le don de l'anneau d'Iseut à Tristan ; cependant nous trouvons plus tard le héros en possession de ce signe de reconnaissance :

Tristrant ir ein vingerlîn
zu wârzêchene sante
daz sie vor vil wol irkante,
wen sie hâtiz im gegebin. 6356-59

D'après le poète français, Marc est disposé à pardonner à Tristan ; ses conseillers, particulièrement les trois barons, l'en détournent. Dans la version allemande, un de ces dialogues

---

1. Ces vers manquent dans C.

rapides où Eilhart excelle s'engage entre le neveu et l'oncle; ce dernier refuse nettement toute espèce de grâce ou de faveur. M. Lichtenstein observe avec raison[1] que, chez Béroul, Tristan paraît plus résigné à la séparation et à l'exil; il n'en réclame pas moins avec insistance un combat judiciaire, dont Eilhart ne parle nulle part.

4966-71	« Dex! dist Tristran, quel departie! « Molt est dolenz qui pert s'amie.» 129, 9-10
« ez sî vrome adir schade, « doch wil ich sie ûch wedir gebin. 4972-73 ; cf. 4915-18	« Rois, ge te rent Yseut la gente. » 137, 9
(*dô reit der koning Marke dar* *und nam die koninginne wedir*) und hâte sie abir sedir manich jâr mit lîbe. 4978-81	Li rois...................... En ses deduiz Yseut en meine, De lié amer forment se paine. 202, 18-21.

Ces derniers vers se trouvent dans la seconde partie du fragment français, à la suite du jugement de Dieu. Les adieux des amants, avec le don de l'anneau et celui du chien, sont répétés dans Béroul :

mit grôzin sorgen sich dô schîden die gûten frûnde dâr zu stunt. Tristrant beval dô sînen hunt der edelin koninginne. 4982-85	De la roïne congié prent... 140, 6 ss. « Dame, vos retenez Hudent. « Pri vos por Deu que le gardez.
« ab ich ûch icht lîp sî, « daz tût an dem brackin schîn! » 4990-91	« S'onques m'amastes[2], dont l'amez.» 133, 21 — 134, 2

Dans le poème français (130, 4-13), Iseut promet de traiter le chien magnifiquement :

« Ainz berseret a veneor
« Ne fu[3] gardé(e) a tel honor

1. P. CXLII.
2. Ed. *l'amastes.*
3. Ed. *n'ert.*

« Com cist sera, beaus douz amis.
. . . .
« Ainz puis que la loi fu jugie,
« Ne fu beste si herbergie
« Ne en si riche lit couchie. »

Ces vers semblent préparer un épisode conté par Eilhart. J'entends la scène où Kehedin, voyant porter le chien dans le cortège de la reine sur une litière dorée, convient que sa sœur n'a jamais rendu tant d'honneur à son mari que l'autre Iseut ne fait au chien de son amant :

« dû wurde selbe nî sô
« von mîner swestir gevûrt. » 6510-11

Après avoir pris congé des Cornouaillais, Tristan se rend auprès du roi de Galloway ou *Gavoie*, comme on disait en français :

Dô reit der togenthafte man wâ he sich muchte begân, zu dem koninge von *Gânôje* [1].	« Au riche roi aut en Gavoie [2]. »
4995-97	127, 1

Plus tard, selon Eilhart, il va en Bretagne chez le roi Arthur, comme Béroul lui en prête quelque part l'intention :

wan mit Kurnevâle reit dô der edele wîgant zû Britanjâ in daz lant.	« Ou m'en passeroie en Bretaigne « O Goverual, sanz plus compaigne. »
5018-20	109, 4-5 ; cf. 112, 1-2

Désormais Eilhart et Béroul divergent complètement, et l'état fragmentaire du second texte ne permet pas de deviner où ils se rejoignaient de nouveau. La *Folie* de Berne n'a guère d'allusions au reste des aventures de Tristan. Bientôt la traduction tchèque fait également défaut à la comparaison. Aussi l'examen de la suite du poème d'Eilhart sera-t-il forcément très bref et très rapide.

1. P *Gavoye*.
2. Ed. *Ganoie*

IV.

LA SECONDE MOITIÉ DU POÈME.

Tristan à la cour d'Arthur (4995-5487). Cet épisode est propre à la version d'Eilhart. Le poète ne semble pas connaître la Table Ronde; mais il dessine avec leurs traits caractéristiques quelques-uns des types du roman arthurien, le courtois Gauvain, le sénéchal *Keie*, perpétuelle victime des mauvaises plaisanteries qu'il fait à autrui. On se rappelle que Hartmann, traduisant Chrétien de Troyes, appelle le neveu d'Arthur *Gâwein*. Le nom de *Walwân*, que lui donne Eilhart, répond à l'orthographe *Vauvain*, que l'on trouve une fois dans la seconde partie du fragment de Béroul (192, 22), et à la forme néerlandaise *Walewein*. Le chevalier *Delekors* (*D. schevalier*) n'apparaît, si je ne me trompe, dans aucun des romans français du cycle breton; son épithète de *schevalier* est un des rares mots français du texte d'Eilhart dont l'authenticité soit attestée par la traduction tchèque.

A la suite d'une chasse, Tristan, avec les chevaliers d'Arthur, reçoit l'hospitalité dans la salle du roi Marc. Dans la nuit il veut aller trouver Iseut, mais il se blesse à des faux aiguisées que l'on a placées sur son chemin :

> dô lîz der leidige wert beslân
> mit wulfesîsen ein bloch. 5304-5305

La prose raconte la même aventure à la place de la ruse du nain, répandant de la farine entre le lit d'Iseut et celui de Tristan, afin que leur rendez-vous nocturne soit surpris. Chez Eilhart, comme dans le roman français, les amants échappent au piège qui leur est tendu. Dans le poème, c'est grâce aux chevaliers d'Arthur, qui feignent une violente querelle et se blessent les uns les autres, pour que Tristan ne puisse être trahi par son sang.

La seconde Iseut (5488-6254). Suivant le roman en prose, Marc découvre un jour la retraite des amants dans la forêt, profite de ce que Tristan est à la chasse pour enlever la reine du château de la *sage damoyselle*, et publie un édit de bannisse-

ment contre son neveu. Sur le conseil de Brangien envoyée par sa maîtresse, Tristan, blessé et malade, va demander les soins d'Iseut aux blanches mains, la plus belle dame, la plus courtoise et la plus experte en *surgerie* après Iseut la blonde. Selon Thomas, les amants, réconciliés avec le roi, continuent à se voir secrètement dans le verger. Surpris une dernière fois par le nain, Tristan s'enfuit et, après diverses aventures, parvient auprès de la seconde Iseut. Eilhart fait arriver Gouvernal et son maître en sept jours de chevauchée du pays de Bretagne dans celui de Carhaix. Il s'attarde longuement à décrire les exploits de son héros à la défense de cette ville.

Dans la suite de cet épisode, Eilhart ne s'écarte pas sensiblement de Thomas, en racontant le mariage inaccompli de Tristan et par quelle circonstance Kehedin apprend que sa sœur est restée vierge. Mais la maigre narration de l'Allemand contraste défavorablement avec les longs développements, la délicate et savante psychologie que nous admirons dans les fragments authentiques de l'habile Thomas. La version d'Eilhart ignore et le discourtois Cariado, et le géant vaincu par Tristan, et la salle des images. Elle ne distingue pas les deux Iseut par leurs surnoms traditionnels, tandis que Béroul connaît au moins celle *a la crine bloie*[1]. Le nom de *Kehenis*, donné par elle au beau-frère de Tristan, dérive probablement du cas sujet de la forme Kehedin[2], usitée dans le roman en prose.

Les deux rendez-vous dans la Blanche Lande (6255-7864). Selon Eilhart et Béroul[3], la Blanche Lande (*ze Blankinlande*) est en Cornouaille; selon Thomas, qui y place la rencontre avec Tristan le Nain, elle est aux environs de Carhaix. Dinas et Audret jouent un grand rôle, chez Eilhart, dans cet épisode et les suivants. Dinas est, comme pour le prosateur, l'intermédiaire habituel entre Iseut et Tristan; Audret accompagne la reine dans toutes ses sorties. Les récits en prose n'offrent guère d'autre rapport avec ceux des poètes. Ils connaissent également diverses expéditions de Tristan en Cornouaille; mais c'est

1. Par exemple, 76, 3.
2. *Kaherdin*, dans la version de Thomas.
3. Voy. 128, 3.

d'Iseut que s'éprend son compagnon Kehedin, bientôt conduit au tombeau par cet amour malheureux.

Suivant Thomas, Kehedin obtient les faveurs de Brangien, dont il est d'avance épris pour avoir vu son portrait dans la salle des images :

E vunt s'en dreit vers Engleterre
Ysolt veeir et Brangain querre ;
Ker Kaerdin veeir la volt
E Tristran volt veeir Ysolt.

D'après Eilhart, Kehedin désire seulement savoir laquelle des deux Iseut est la plus belle et comment la reine traite le chien que lui a laissé Tristan. Auprès d'elle il voit Brangien [1], mais il préfère passer la nuit avec *Gymêle von der Schitrîêle*, qui le trompe au moyen d'un coussin magique et le couvre de ridicule. Cette demoiselle, qui s'appelle *Kamêle* dans le récit d'Ulrich de Türheim, *Kameline* chez Henri de Freiberg et le second traducteur tchèque, est évidemment cette *Camille* qui figure dans l'épisode de la folie du manuscrit 103. Wolfram d'Eschenbach la nomme *Gymêle von Monte Rybêle ;* et W. Scherer a très ingénieusement conjecturé que *Rîêle* était un nom de ville et que l'autre élément du mot est le français *chit* (*civitas*) [2]. Si cette hypothèse est admise, on aurait à enregistrer, à côté du nom d'*Isalde*, une seconde forme appartenant aux dialectes du nord-est. Mais, à en juger par le mot *schevalier*, la source manuscrite d'Eilhart n'offrait pas une langue très pure.

Gymêle et le chambellan Perinis sont les seuls confidents d'Iseut à l'époque du second rendez-vous dans la Blanche Lande ; à ce que nous apprend notre auteur, Brangien est morte. Sans doute tous les anciens lais ne la connaissaient pas ; quelques-uns la remplaçaient par une autre demoiselle de l'entourage royal. En lui donnant pour amant Kehedin, Thomas ou l'un de ses prédécesseurs a relié habilement des éléments divers de la légende. Il fait concourir au même effet les enfantines merveilles

---

1. C'est à peu près à cet endroit, au vers X 6654, que le second traducteur tchèque abandonne définitivement Eilhart, pour suivre jusqu'à la fin de son poème Henri de Freiberg.

2. Lichtenstein, p. CXCIII. Les variantes des mots *Gymêle* et *Schitrîêle* se trouvent réunies à cet endroit.

de la salle des images, prodiges de cet art d'une barbarie savante, en honneur chez les décadents byzantins et dans nos romans du XIIe siècle. Du même coup, il prête au départ de Kehedin un motif moins puéril et un but moins chimérique. Mais, en imaginant ou en adoptant une si ingénieuse donnée, Thomas ne s'est pas aperçu qu'elle est en désaccord avec celle d'un autre épisode, probablement traditionnel. Je veux parler de la scène, un peu différente chez Eilhart, dans laquelle Kehedin, voyant défiler le cortège de la reine, prend successivement des lavandières et des chambrières pour Iseut et Brangien. C'est en vain, me semble-t-il, que M. Vetter [1] fait effort pour se dissimuler cette légère contradiction. Mais c'est à plus grand tort que d'autres savants en ont voulu conclure que le fragment de Strasbourg était interpolé d'après la version d'Eilhart. Ne serait-il pas aisé de noter de pareilles incohérences dans des ouvrages composés avec plus d'art et de réflexion que ceux de Thomas ou d'autres poètes du Moyen Age ?

Après les amours de Brangien et de Kehedin, Thomas rapportait la poursuite des écuyers par Cariado. Nos deux héros, accusés à tort de s'être enfuis, cherchent à se rapprocher de leurs maîtresses. Tristan se déguise en lépreux pour parvenir auprès d'Iseut; mais Brangien, furieuse d'avoir été donnée à un lâche, fait bonne garde autour de la dame, plus disposée qu'elle au pardon. La réconciliation finit cependant par avoir lieu ; Iseut met une haire pour expier ses injustes soupçons. Plus tard, Tristan et Kehedin reviennent en Angleterre, déguisés en pèlerins, font briller à divers jeux leur force et leur adresse, et se distinguent à un tournoi, où Cariado est tué. A leur retour à Carhaix commence l'épisode de Tristan le nain et le récit de la mort de Tristan « l'amerus ».

Dans la version d'Eilhart, c'est un personnage nouveau, le chevalier *Pleherîn*, qui poursuit avec *sept* compagnons maître Gouvernal et les autres écuyers. Persuadé que Tristan est parmi les fuyards, il l'adjure au nom d'Iseut de revenir en arrière. Une telle prière, suivant les idées qui régnaient alors dans les cours galantes de la France et de l'Angleterre, et que les romans de la Table Ronde commençaient à répandre dans tout le monde

---

1. P. 14 ss.

européen, ne souffrait aucun refus de la part d'un amant vraiment épris. L'on voit plus tard Tristan, supplié de la même façon de prendre part à des jeux où il court le plus grand danger d'être reconnu, exposer volontairement sa vie plutôt que de manquer à ce respect chevaleresque du nom de la femme aimée. Ailleurs [1], c'est encore pour l'amour d'Iseut,

dorch Isaldin willen, 5121

que, cédant aux instances de Gauvain, il lui avoue un secret qu'il avait jusqu'alors soigneusement gardé.

Pleherîn, nous dit le poète, était un homme courtois :

Pleherîn was ein hobisch man. 6877

On conçoit son étonnement lorsque ses pressantes prières restent sans effet, et les sentiments d'indignation dans lesquels il paraît devant la reine. La conduite prétendue de son amant excite le courroux d'Iseut; Tristan, par l'entremise de Perinis, essaye en vain de se justifier. Kehedin, le croyant complice de sa mésaventure de la nuit précédente, affirme par manière de vengeance que, lui-même, il se trouvait parmi les fuyards et que son beau-frère y était avec lui. Bientôt après il quitte le pays. Comme dans l'autre version, Tristan se déguise en lépreux et essaye de pénétrer dans l'hôtel du roi Marc; mais sa dame le fait ignominieusement chasser à coups de bâton. Furieux et désespéré, il retourne à Carhaix et s'y réconcilie avec Kehedin :

dô vorkôs ouch Tristrant
ûf sînen gesellin Kehenîsen
und gewan dar nâch zu wîbe
sîne swestir dorch den zorn. 7070-73

Comme dans le roman en prose, il a été un an ou plus, *mêr denne ein jâr* (v. 6139), sans accomplir son mariage; Thomas nous le montre fidèle jusqu'au bout à la première Iseut. Par suite, comme l'observe fort justement M. Vetter [2], le caractère et le rôle de la seconde, sa conduite au moment de la mort de son mari diffèrent profondément dans les deux anciennes versions poétiques [3].

---

1. Dans un passage traduit par le continuateur tchèque.
2. P. 51.
3. Cf. *Romania*, XV, p. 493.

La reine ne tarde pas à se repentir de sa rigueur; vers la Saint-Michel, elle envoie *Pîlois* dire à son amant que, jusqu'à ce qu'il lui ait accordé son pardon, elle porte jour et nuit une haire, et qu'elle désire le revoir bientôt. Mais Gouvernal a fait jurer à Tristan de ne pas retourner auprès d'Iseut de toute une année. Ce n'est qu'au mois de mai suivant qu'ils se remettent tous deux en route, sous des habits de pèlerins, pour la Cornouaille; Kehedin, qui n'y a pas laissé de maîtresse, ne se joint pas à l'expédition. Les deux compagnons, n'ayant pas trouvé Dinas chez lui, couchent à la belle étoile. Le matin ils voient venir à leur rencontre, endormi sur son cheval, un ami cher de Tristan : le texte en vers ne lui connaît pas de nom, la mise en prose l'a identifié avec le fidèle sénéchal. Le mystère dont Eilhart entoure cette apparition rappelle assez la manière de Chrétien de Troyes dans le *Conte de la Charrette*. Quoique très impatient d'annoncer sa présence à Iseut, Tristan se borne à arrêter le cheval, sans éveiller le cavalier :

he meinte, he hête gelegin
die nacht bî sîner amîen.
he wolde sich eir vorzîen
des gewerbes sîner boteschaft,
eir er im brêche sînen slâf. 7488-92

C'est là un nouvel exemple de ce respect, presque religieux, de tout ce qui touche au sentiment de l'amour, dont on a vu tout à l'heure des manifestations plus éclatantes peut-être, sinon plus caractéristiques. Le mot français *amîe* indique assez la source de ce trait d'une délicatesse si raffinée, mais rend le passage quelque peu suspect d'interpolation.

Un second rendez-vous dans la Blanche Lande ne fait guère que répéter les données du précédent[1]. Au retour, Tristan prend part contre son gré aux triples jeux organisés par la suite du roi et y provoque l'étonnement et l'admiration de tous les assistants. A la suite de l'exercice du javelot, dans ses efforts pour sauter un large fossé et jeter une pierre à une distance prodigieuse, ses vêtements gris se déchirent et laissent apercevoir de l'écarlate. Cette circonstance, rapportée à Marc en même

---

1. Lichtenstein, p. CXXVII.

temps que les exploits de l'inconnu, lui fait deviner son neveu. Mais la poursuite est inutile; Tristan est déjà embarqué et rentre sain et sauf à Carhaix.

Dernières aventures et mort de Tristan (7865-9524). La ressemblance de ce dénouement avec celui de la vulgate du roman en prose, représentée par le manuscrit 103 et les imprimés, n'est pas moins digne d'attention que l'accord, si intime, constaté entre certaines parties d'Eilhart et de Béroul. Il ne faudrait cependant pas s'exagérer cette ressemblance, qui nous frapperait moins sans doute, si le dénouement de Béroul ou quelque autre récit très voisin nous avait, par bonheur, été conservé. Doit-on, par exemple, admettre avec M. Bédier que l'épisode des *ulagues* se trouvait dans la source française d'Eilhart, comme dans la prose, et que les détails géographiques fournis par le manuscrit 103 peuvent nous renseigner sur la patrie de l'original commun? A ce point de vue, les passages de l'allemand où nous avons cru reconnaître des allusions au mont Saint-Michel prendraient une certaine importance. Je ne suis pourtant pas disposé à me ranger à l'opinion de notre collaborateur. Le caractère et les actes du pirate Bedalis ne sont guère compatibles avec la noble attitude du Nampêtenis d'Eilhart; la conception du prosateur et celle du poète s'excluent réciproquement, sans qu'on ose décider laquelle est la plus ancienne. Il paraît toutefois assez plausible qu'un remanieur postérieur se soit plu à noircir les traits du meurtrier de Tristan. Il est moins vraisemblable, en revanche, qu'Eilhart ait embelli ceux que lui fournissait son modèle. Cette présomption serait infirmée, si de moins vagues indices nous faisaient admettre l'origine normande ou bretonne du modèle : en fait, cette origine n'est à peu près assurée, grâce à l'épisode des *ulagues*, que pour la source, plus ou moins éloignée, de l'une des rédactions de la version en prose.

Comme les dernières aventures de Tristan ont été étudiées ici même par MM. Bédier et Lutoslawski[1], un seul épisode, propre à la version allemande (8135-8583), doit retenir encore un instant notre attention. Tristan vient de remettre au *fevre* les empreintes des serrures du château de Nampêtenis, lors-

---

1. *Romania*, XV, p. 511-533.

qu'il reçoit la nouvelle de la mort de son père. Gouvernal refuse le royaume que Tristan veut lui céder en récompense de ses longs services, et ne consent à accepter qu'une terre. Il n'en est pas ainsi dans le roman en prose, où Gouvernal et sa femme Brangien paraissent à la fin comme roi et reine de Léonois. Avant de se séparer de ce vieux compagnon, continue Eilhart, Tristan veut l'emmener encore une fois en Cornouaille. Ils parviennent, sous l'apparence de jongleurs, à s'approcher d'Iseut; mais, dénoncés par le lâche *Parlasîn*, traqués par Audret, ils ne réussissent à leur échapper qu'à grand'peine, malgré les bons offices de deux *varende*, *Houpt* et *Plôt*, payés par la reine pour tromper la surveillance des ennemis. Toujours en compagnie de Gouvernal, Tristan se rend ensuite dans son royaume héréditaire et n'y reste pas moins de *deux ans*[1] :

> do beleib he mit sînen holden
> zwei jâr unde lutzel mê. 8562-63

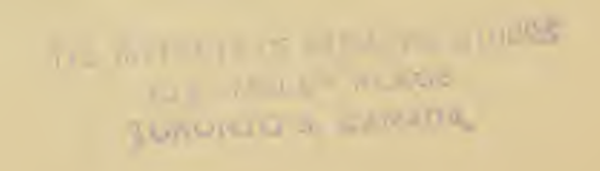
A son retour, la guerre vient d'éclater entre Kehedin et le comte Rîôle de Nantes[2]. Les évènements suivants, jusqu'à la mort de Tristan, sont connus des lecteurs de la *Romania*.

L'épisode est maladroitement intercalé au milieu du récit des amours de Kehedin et de Gargeolain. Ce déguisement en jongleurs, ces aventures et ces personnages sans analogues dans les autres versions ne sont probablement pas traditionnels. C'est une variation, du fait d'Eilhart ou de son modèle, sur un thème préféré du public. La quadruple répétition de ce motif nous laisse apercevoir clairement les procédés de juxtaposition à l'aide desquels des récits, originairement fragmentaires et épisodiques, ont abouti aux grands poèmes biographiques de Béroul, d'Eilhart, de Chrétien de Troyes, de Thomas.

---

1. L'absurdité de cette donnée saute aux yeux ; mais il ne s'en suit nullement qu'elle ne se trouvât pas dans le récit original d'Eilhart ou dans sa source.

2. M. Bédier fait observer (p. 485) qu'Eilhart ne nomme pas la ville devant laquelle est blessé Tristan. Mais l'on a déjà appris auparavant, par le récit du siège de Carhaix, que le comte Rîôle est seigneur de Nantes.



VI.

LA SOURCE[1].

Le *Tristan* d'Eilhart d'Oberg est non seulement le plus ancien poème du cycle breton que l'on connaisse dans l'histoire de la littérature allemande, c'est encore le seul qui ait été écrit dans le nord de l'Allemagne. Comme Henri le Lion avait épousé Mathilde, fille du roi Henri II et d'Aliénor de Poitiers, on a des raisons de penser que l'ouvrage du chevalier brunswickois a été composé sous l'influence de la duchesse ou de son entourage. Les relations devaient être fréquentes entre la cour guelfe et celle des Plantagenets. On sait l'intérêt, à la fois politique et littéraire, que les légendes celtiques éveillaient à cette époque en Angleterre; on sait également la part considérable que des poèmes anglo-normands, presque tous perdus, ont eue à la formation du grand cycle de la Table Ronde. Un de ces anciens romans a peut-être été connu d'Eilhart. Des manuscrits étaient sous les yeux de la plupart des *minnesinger* qui ont transporté du français en allemand les personnages et les aventures de l'épopée courtoise. Il se pourrait aussi qu'Eilhart, s'il n'a pas lui-même voyagé dans les états d'Henri II, eût au moins entendu raconter l'histoire de son héros par quelque personne de la suite de Mathilde. La présence de mots français dans la rédaction originale du *Tristan* serait aussi bien expliquée par cette hypothèse que par l'autre. Dans le remaniement, il est fait appel à diverses reprises à la tradition orale, plus rarement à une source écrite. Mais ces formules, commodes pour la rime, sont fort suspectes d'interpolation et ne se retrouvent presque jamais aux endroits correspondants des anciens fragments et des traductions tchèques. La seule mention certaine est celle d'un *livre :*

X 4576-78	C 217, 19-20
îdoch sô sagit uns daz bûch	Doch ein buch hat mir gesagt
(*und ouch die lûte vor wâr*),	
daz sie mêr denne zwei jâr....	Dass sie....................

1. Lichtenstein, p. CXIV ss.

Les deux noms d'*Isalde* et de *Môrolt*, qui sont conformes à l'écriture, non point à la prononciation française, confirment le dire d'Eilhart. Quant aux formes *Kurvenâl*, *Tînas*, *Antrêt*, *Nampêtenis*[1], il faut naturellement en chercher l'explication dans les habitudes de la prononciation allemande.

Ce *livre* qu'Eilhart avait à sa disposition n'est sûrement pas le poème de Béroul. Si l'on fait même abstraction de la seconde partie du fragment, l'accord des deux auteurs n'est que partiel et intermittent. Quelquefois il semble que l'un traduise l'autre, par exemple dans l'épisode du saut de la chapelle ou bien dans le détail des démarches qui précèdent la réconciliation d'Iseut avec son mari. Ailleurs, comme dans la scène du rendez-vous épié ou la description du séjour des amants dans la forêt, la ressemblance est plus lointaine et, par moments, si vague, si générale qu'elle s'explique suffisamment par la communauté du sujet traditionnel. D'autres fois encore, la version allemande paraît être la plus ancienne, et la polémique de Béroul n'épargne pas un récit qu'Eilhart accepte sans restriction. On pourrait croire que Béroul n'a fait que remanier un poème dont Eilhart aurait connu l'original. Il a probablement existé en Angleterre d'autres poèmes français sur Tristan et Iseut que ceux que nous connaissons. Diverses hypothèses viennent encore à l'esprit; mais on les jugera vaines et sans fondement, si l'on considère que la forme *Isalde* ne saurait provenir d'un manuscrit normand ou anglais.

On a déjà parlé des rapports qu'offre le dénouement d'Eilhart avec celui de la vulgate du roman en prose. Le reste de la vulgate et les autres rédactions de l'immense compilation française, achevée vers 1225 ou 1230[2], laissent apercevoir, à travers une singulière confusion de traditions diversement mêlées et altérées, un fonds ancien de récits fort semblables à ceux d'Eilhart. Le rôle d'Audret semble être la création individuelle d'un auteur, imité par les deux versions. Se fondant sur les données générales de l'histoire des romans en prose, M. G. Paris suppose que celui de *Tristan* dérive du poème perdu de Chrétien de Troyes. Les vers d'*Érec*, où il est fait allusion au

---

1. *Bedalis* dans le ms. 103. Cf. *Romania*, XV, p. 484.
2. Cours de M. G. Paris.

combat livré dans l'île Saint-Samson, confirment cette opinion. Il serait incroyable qu'un ouvrage du poète le plus célèbre de ce temps-là, d'un classique pour ainsi dire, eût disparu sans laisser de traces et n'eût exercé aucune influence appréciable sur la littérature postérieure du sujet. Si c'était un médiocre essai de jeune homme, sans intérêt et sans portée, si ce roman n'avait obtenu aucun succès, Chrétien en eût-il parlé au début de *Cligés?* A supposer que le *Tristan* ait passé inaperçu, les allusions des poèmes suivants auraient dû le tirer de l'oubli. Ce ne sont là que de simples présomptions, des vraisemblances toutes générales; mais, en l'absence d'arguments plus positifs, elles s'imposent avec beaucoup d'autorité à la considération la plus attentive.

La protectrice de Chrétien, la comtesse Marie, était fille de la reine Aliénor, comme la duchesse Mathilde. On peut douter cependant que les deux sœurs, filles de pères ennemis, aient entretenu des relations très amicales. Le comte Henri de Champagne eut des différends avec le roi d'Angleterre et lui fit la guerre, en compagnie de son beau-père et suzerain Louis VII. En même temps, il était l'ami, presque l'allié du grand adversaire d'Henri le Lion, l'empereur Frédéric Barberousse[1]. Mais ces sympathies gibelines de la cour de Champagne ne font pas sérieusement obstacle à une hypothèse que suggèrent les réflexions précédentes. Si le *Tristan* de Chrétien de Troyes, *dérimé* et amplifié, se retrouve tout entier dans le roman en prose, ne serait-il pas également la source inconnue du poème d'Eilhart? Que l'on n'objecte pas la forme *Isalde*. Il est impossible d'établir avec certitude de quelle façon Chrétien prononçait le nom de l'amie de Tristan. Une forme *Isaut* coïnciderait assez bien avec les traits principaux de la phonétique champenoise. La prépondérance du langage de Paris, qui se manifeste dès la fin du XIIe et le commencement du XIIIe siècle, rend suffisamment compte de la forme *Iseut*, qui est celle du roman en prose et la plus habituelle dans les manuscrits d'*Érec* et de *Cligés*. On hésite davantage à admettre, chez un auteur aussi soigneux de la rime que l'est habituellement Chrétien, l'emploi simultané de la forme *Tristran*[2], assurée par des

1. Voy. l'*Histoire des comtes de Champagne* de M. d'Arbois de Jubainville.
2. La plupart des mss. écrivent même *Tristan*.

rimes de *Cligés*, et de la forme *Tristrant*, qu'Eilhart trouvait sans doute dans sa source écrite. Mais, au début de sa carrière littéraire, le poète a pu prendre certaines licences, qu'il se serait interdites plus tard. Son inexpérience de l'art d'écrire justifierait l'incohérence qui règne dans la version allemande. Les œuvres postérieures de Chrétien ne sont pas non plus irréprochables au point de vue de la composition. En revanche, la maigreur, la sécheresse, l'allure saccadée de la narration sont des défauts imputables à Eilhart plutôt qu'à son modèle français. On n'attendra d'ailleurs ni de l'un ni de l'autre qu'il fasse preuve d'une science psychologique très délicate et très raffinée.

Ces réserves faites, il faut néanmoins convenir que l'original qu'on restitue à l'aide des traductions tchèques ne ressemble guère à un ouvrage authentique de Chrétien de Troyes. S'il est permisd'attribuer les différences de style à l'âge du modèle ou à l'indépendance du copiste, on ne saurait faire si bon marché de divergences plus graves dans la conception des caractères, dans l'ordonnance et le choix des récits. L'aventureux batailleur dont Eilhart se plaît, comme la vulgate, à raconter les grossières *sotties*, ne rappelle ni les Lancelot, les Ivain, les Perceval, ni ce héros du roman en prose, qu'on voit à deux reprises, à l'exemple du Chevalier au lion, devenir fou d'amour. La rudesse guerrière et épique de l'Allemand n'est cependant pas tout à fait étrangère au plus ancien des poèmes de Chrétien parvenus jusqu'à nous, celui d'*Érec*. Ce qui frappe bien davantage dans la version suivie par Eilhart, c'est le défaut d'invention, l'absence d'une empreinte individuelle, de la griffe du lion. On sait avec quelle souveraine liberté Chrétien traite les données de ses sources et les assujettit à ses conceptions nouvelles. Or, qu'y a-t-il de moins original que cette longue compilation de récits purement traditionnels, mise en allemand par le poète brunswickois ? Bien plus, ces récits eux-mêmes ont-ils pu se trouver dans la version de Chrétien de Troyes ? La donnée du combat livré au Morhout sur une montagne est contredite par l'allusion d'*Érec* ; mais peut-être Eilhart avait-il mal compris l'original français ? Les détails du premier voyage en Irlande, l'oubli du motif si poétique de la harpe, l'ignorance d'épisodes tels que celui de la harpe et de la rote, indiquent clairement une source différente de celle de la prose. Celle-ci offre, dans la plupart des rédactions, un dénouement sans aucun

rapport avec celui d'Eilhart et de la vulgate. On le tient en général pour assez moderne; mais qui oserait affirmer qu'il ne se trouvât pas déjà dans le poème de Chrétien et qu'il ne représente pas une tradition ancienne ? Quoi qu'il en soit, les arguments que l'on est tenté de faire valoir pour démontrer qu'Eilhart a traduit Chrétien sont bien faibles en comparaison des difficultés que soulève cette hypothèse. Si séduisante qu'elle soit au premier abord, elle ne supporte pas l'examen et doit être abandonnée.

La conception particulière de l'amour que l'on a remarquée dans quelques épisodes propres à la version d'Eilhart est pourtant celle que le *Conte de la Charrette* paraît avoir introduite dans la littérature et qu'ont propagée les romans en prose de *Lancelot* et de *Tristan*. C'est même dans l'œuvre d'Eilhart que M. G. Paris[1], étudiant cette nuance originale du sentiment, a retrouvé la trace la plus ancienne de l'influence de Chrétien de Troyes sur la vie morale de ses contemporains et de la postérité. On se souvient de la fausse accusation de Pleherîn et des coups de bâton que fait donner Iseut à Tristan, déguisé en lépreux. Ce trait rappelle, à une date fort voisine de celle du poème de Chrétien, l'accueil sévère fait par la reine Guenièvre à son sauveur Lancelot, pour avoir hésité un instant à monter, pour l'amour d'elle, sur la charrette infamante. Ce traitement brutal à coups de bâton était peut-être une donnée traditionnelle; mais le poète l'a renouvelée et ennoblie, en voulant que son héros fût battu pour une infraction prétendue aux règles sacrées de l'amour chevaleresque. On ne saurait assez regretter que nous n'ayons plus dans cette partie le contrôle de la traduction tchèque, afin d'être assurés que ce passage important n'est pas interpolé. Heureusement, il est du moins avéré que la leçon originale contenait le premier des épisodes où se fait jour une conception chevaleresque et mystique de l'amour. C'est l'endroit où Tristan, interpellé au nom d'Iseut, consent à avouer à Gauvain qu'il est le vainqueur du chevalier Delekors. En général, les interpolations des remanieurs se bornent à quelques vers, dont il est presque toujours aisé de reconnaître la source dans les œuvres de Veldeke, de Gottfried et d'autres classiques.

Mais, si l'amour courtois joue un rôle certain dans le *Tristan*

---

1. *Romania*, XII, p. 519, note.

allemand, il n'en avait sans doute aucun dans celui de Chrétien : la prose a dû emprunter cet élément au roman de *Lancelot*. Cette nuance de l'amour ne se montre, en effet, ni dans *Érec* ni dans *Cligés* et semble inconnue à Chrétien de Troyes jusqu'au moment où sa protectrice lui donne la *matière* et le *sens* du *Conte de la Charrette*. Cette conception est également étrangère à la plus grande partie du récit d'Eilhart et ne l'a inspiré que dans quelques épisodes, qui suivent le mariage de Tristan et son établissement à Carhaix. Peut-être les relations de la duchesse Mathilde avec des cours françaises ont-elles apporté à Eilhart, vers le temps où il achevait son poème, un écho des idées nouvelles sur l'amour, incarnées par Chrétien de Troyes dans ces deux figures de Lancelot et de Guenièvre, bientôt chères aux âmes sensibles à l'égal de celles de Tristan et d'Iseut. Il est peu vraisemblable qu'Eilhart ait connu directement le *Conte de la Charrette*. Les ouvrages de Chrétien paraissent avoir pénétré plus tardivement en Allemagne, vers le temps où, sous les auspices des landgraves de Thuringe, des Babenberg d'Autriche et des Hohenstauffen, la poésie florissait dans les états du Sud. L'*Érec* et le *Chevalier au Lion* n'ont été traduits qu'à la fin de ce siècle ou au commencement du suivant par le Souabe Hartmann d'Aue. Mais, à défaut d'Eilhart lui-même, le poète qu'il imitait avait peut-être lu la *Charrette* et lui avait emprunté quelques traits.

Les dates ne font point de difficulté. M. Lichtenstein fixe celle de l'imitation allemande entre 1170 et 1175 ; mais rien ne nous empêche d'admettre que le *Tristan* a été achevé à peu près en même temps que l'*Énéide* de Veldeke, aux environs de 1184. On n'a donc pas besoin de faire remonter l'original français au-delà de 1170. Le *Conte de la Charrette* peut avoir été écrit dans les années qui suivirent immédiatement le mariage de la fille de Louis VII avec le comte de Champagne, en 1164. Selon toute vraisemblance, la source d'Eilhart est un roman composé à cette époque dans le nord-est de la France, en Picardie ou dans les Flandres. Peut-être même possédons-nous le nom du poète dans un texte de cette région, un miracle du XIIIe siècle conservé à la bibliothèque de l'Arsenal. Les classiques du XIIe siècle y sont énumérés dans un passage[1] qui offre un nouvel exemple

1. Cité par M. Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, vol. I, p. 430, note 2.

de la forme rare *Isaut*, répondant à l'*Isalde* d'Eilhart. Parmi des noms célèbres, Gautier d'Arras, Guiot, Chrétien de Troyes, Benoit de Sainte-More, se trouvent deux inconnus, Rogier de Lisaïs,

Et *li Kievres*, ki rimer valt
L'amour de Tristran et d'Isault[1].

La source d'Eilhart, le poème de Béroul, le roman en prose sont en quelque mesure autant de compilations, dont il est généralement aisé de reconnaître les éléments divers. Mais, si ces trois représentants principaux de la version arthurienne remontent en dernière analyse à des lais bretons, anglais ou français, ils ne sauraient en être dérivés directement. Leur ressemblance dans le choix et la suite des récits, les différences communes qui les séparent de Thomas, supposent nécessairement que les trois auteurs ont puisé à une même source. Il serait impossible que trois compilateurs, procédant séparément, fussent arrivés à un résultat aussi semblable : il faut que les trois compilations reposent sur une compilation antérieure. L'existence d'un poème anglo-normand plus ancien que celui de Béroul[2] ne suffit à expliquer ni les divergences que l'on a observées entre certains récits d'Eilhart et de la prose, ni l'étroite parenté de ces deux versions, qu'atteste leur innovation commune, le rôle considérable donné à Audret. Supposer que l'une a connu et, par endroits, imité l'autre me semble être une explication tout aussi peu satisfaisante.

Une autre hypothèse paraît mieux rendre compte de ce que la tradition a d'un peu flottant, des rapports et des divergences qu'offrent à la fois les textes, de l'accord plus intime d'Eilhart et de Béroul dans les parties mouvementées et dramatiques, de leur moindre ressemblance dans les parties de

---

1. M. G. Paris me fait remarquér que *La Chievre* est encore cité ailleurs comme auteur d'un *Tristan : Seignor, oï avés maint conte Que maint trovere vos raconte.... De Tristan que la Chievre fist, Qui assez belement en dist*, lit-on au début d'une branche ancienne du *Renart* (éd. Martin, branche II, v. 5 ; car il faut lire *Que* (ou Dont avec B) au lieu de *ui*. Sur un chansonnier de Reims appelé aussi *La Chievre*, ou *Robert la Chievre*, voy. *Hist. litt.*, t. XXII, p. 752.

2. Béroul, 87, 13-14.

réflexion et de sentiment. On se rappelle ces *conteurs* dont Béroul parle avec tant de mépris et que Chrétien de Troyes nous représente charmant de leurs récits les chevaliers de la Table Ronde. Leur genre de vie, leur rôle littéraire sont peu connus : on sait au moins qu'ils fréquentaient au XIIe siècle les cours françaises et anglaises, que les histoires bretonnes étaient dans leur répertoire. Sans doute leurs récits servaient parfois à compléter les exécutions musicales des harpeurs, à prévenir ou à satisfaire la curiosité des auditeurs, excitée par le charme de paroles inconnues et d'une musique originale. Pour complaire au public qui ne se lassait pas d'écouter les aventures de Tristan et d'Iseut, les conteurs ont dû éprouver de bonne heure le besoin de coordonner les anciens lais, d'en effacer les contradictions réciproques et de donner une unité artificielle aux diverses parties de la légende, en agrandissant le rôle de certains personnages originairement confinés dans un seul épisode. Peut-être même ont-ils essayé de créer à Tristan une véritable biographie, et le rôle d'Audret est-il l'heureuse invention de quelque conteur, colportant sur le continent les récits que Béroul a connus en Angleterre ? D'autres récits anglo-normands ou même gallois, différents de la version commune, ont été recueillis un peu plus tard par Thomas. A en juger d'après Eilhart et Béroul, cette ancienne littérature orale avait un caractère encore singulièrement fragmentaire et inachevé. L'œuvre de coordination et d'unification commencée par les conteurs a été continuée par d'habiles poètes, un Thomas, un Chrétien de Troyes; les prosateurs ont achevé de donner à la légende de Tristan la forme sous laquelle le Moyen-Age et le XVIe siècle nous l'ont transmise. Mais la célébrité de leurs ouvrages ne doit pas faire oublier les modestes précurseurs qui ont été à la peine sans pouvoir être à l'honneur.

Ernest Muret.

Mâcon, imprimerie Protat frères.




sa
5680
5680.

